

## LES FRAGMENTS DES *ANNALES* DE PISON TIRÉS DE *L'ORIGO GENTIS ROMANAE*

ALBAN BAUDOU

DANS SON ÉDITION COMPLÈTE des fragments des annalistes latins parue au début de notre siècle, H. Peter ne jugea pas qu'il convenait de considérer les nombreux passages que l'auteur anonyme de l'*Origo gentis Romanae* empruntait aux écrits de ces auteurs. L'ouvrage de Peter faisant encore aujourd'hui référence, nombre de corpus annalistiques se trouvent donc souvent amputés, dans les rares études qui leur sont consacrées, d'un ou plusieurs fragments. Dans le cas de Calpurnius Pison, auteur du dernier quart du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., on peut fixer à trois le nombre de fragments issus de l'*OGR*, relatifs respectivement à l'ensevelissement de Prochyta, au suicide d'Amata et à la mort d'Arémulus Silvius: ce sont ces extraits des *Annales* pisoniens que nous nous proposons de présenter et d'analyser ici.

La question de la valeur des noms d'auteur cités dans l'*Origo gentis Romanae* ne peut être examinée qu'une fois résolue l'interrogation plus générale soulevée par l'authenticité de l'oeuvre dans son ensemble. Transmise par deux manuscrits seulement,<sup>1</sup> l'*OGR* fut considérée au siècle dernier par certains savants d'envergure, tel B. G. Niebuhr (1844: 4.18), comme un écrit forgé tardivement, vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle de notre ère; pour prouver l'ineptie de l'anonyme—et, partant, sa non-appartenance à l'Antiquité—, le savant allemand s'appuyait sur les versions antithétiques des rapports entre Turnus, Latinus et Mézence, attribuées toutes deux à Caton par Servius et l'*OGR*. L'un des récits, en effet, relate l'alliance de Latinus et Turnus contre Énée, dont les hommes avaient commis diverses déprédations sur le territoire laurente; l'autre montre Énée combattant aux côtés du roi, devenu son beau-père, contre un Turnus éconduit qu'anime le ressentiment amoureux; dans les deux cas, le roi Latinus meurt au combat.<sup>2</sup> La présence des deux versions contradictoires dans l'oeuvre catonienne a souvent été soulignée, mais J.-C. Richard (1983b: 403–412), après l'examen critique exhaustif des exégèses de ses prédécesseurs, a bien montré en dernier lieu que Caton ne présentait dans son ouvrage que la seconde tradition, relatant l'alliance Latinus / Énée contre Turnus, tandis que la première lui était faussement attribuée. L'auteur utilise comme preuve de son assertion le texte de l'*OGR*, dont il attribue la teneur générale à

<sup>1</sup> Pour une description concise des deux manuscrits de l'oeuvre, on se reportera à l'introduction de l'édition de Richard 1983a: 7 et 65–69. Cf. également Momigliano 1958: 56; Schmidt 1978: 1600–01.

<sup>2</sup> Serv. *Ad Aen.* 1.267 et 4.620: alliance Latinus / Turnus contre Énée; Serv. *Ad Aen.* 6.760: alliance Latinus / Énée contre Turnus (secondé par Mézence). Cf. *OGR* 13.5.

Caton, cité en 12.5.<sup>3</sup> L'explication est convaincante, mais si l'on reste attaché à la lettre des citations des *Origines*, comme le fit B. G. Niebuhr, on ne peut que constater la contradiction, dénoncer l'ignorance crasse de l'auteur de l'*OGR* et conclure que l'oeuvre ne saurait, dès lors, avoir été composée dans l'Antiquité, fût-elle tardive; cette position trouva quelque écho au sein de l'école allemande du siècle dernier.<sup>4</sup> Aujourd'hui, grâce, notamment, aux travaux définitifs de A. Momigliano et de P. L. Schmidt, l'affirmation de B. G. Niebuhr, malgré son ton péremptoire, n'a plus cours: on reconnaît unanimement que le texte remonte au plus tard au VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.<sup>5</sup>

Quand bien même l'auteur n'était pas considéré comme un faussaire, il arriva cependant qu'on le prit pour un mystificateur, étayant son récit par des pseudo-citations de garants historiques ou imaginaires; parmi les savants qui eurent ainsi "tendance à glisser insensiblement, en matière d'analyse philologique, de la rigueur à l'hypercritique,"<sup>6</sup> on retiendra principalement H. Peter, dont la position sur les citations de l'*OGR* entraîne l'absence de toute allusion à cet ouvrage dans son recueil: l'auteur en effet reconnaît la valeur historiographique du récit,<sup>7</sup> mais considère que les noms retenus sont controuvés, et, conséquemment, que les passages mis sous leur garantie ne peuvent entrer dans le corpus des fragments annalistiques.

En ce qui concerne plus particulièrement Pison, G. Puccioni (1959-60: 286-287) croit pour sa part que le *Piso* cité dans l'*OGR* n'est pas Lucius Pison, mais Gaius Pison.<sup>8</sup> L'auteur pense pouvoir identifier ce Pison avec l'orateur mentionné dans le *Brutus*<sup>9</sup> qui fut préteur en 70 et consul en 67 avant J.-C. Prenant prétexte de l'adjectif *statarius* employé à son sujet par Cicéron, il déduit que l'ἄνθρωπος ιστορικός faisait montre d'un style luxuriant et que son oeuvre comportait nombre de "divagazioni e abbellimenti": il n'y aurait dès lors rien d'étonnant à ce que la présentation des rois d'Albe se retrouve, comme l'affirme l'auteur de l'*OGR*, au deuxième livre de son abrégé, ce qui serait impossible pour les *Annales* de Pison dont le livre 1 s'achevait vraisemblablement avec la fin de la royauté.<sup>10</sup> On voit bien tout ce que l'argumentation de G. Puccioni a de conjectural et de spécieux, et

<sup>3</sup> Richard 1983a: 153-154, n. 11 pour les arguments linguistiques. Voir également la démonstration de Forsythe (1994: 111-112), plus convaincante que l'attribution qu'il faisait dans sa thèse de l'ensemble de la narration à Q. Lutatius, cité en 13.7.

<sup>4</sup> Les références sont données par Peter 1912: 71.

<sup>5</sup> Voir les différentes datations (IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup>, ou VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.) et leurs adeptes respectifs dans l'introduction de Richard 1983a: 64, n. 1, qui se prononce quant à lui, tout comme Schmidt 1978: 1597, pour le dernier quart du IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> Richard 1983a: 21; cf. Momigliano 1958: 69-71.

<sup>7</sup> Selon Peter 1912: 72, la tradition, dont on retrouve certains traits chez Denys, remonte, au mieux, au règne d'Auguste.

<sup>8</sup> Le seul fragment connu de cet auteur est cité par Plutarque dans la *Vie de Marius*, 45.8; cf. Peter 1967: 317.

<sup>9</sup> Cic. *Brut.* 239.

<sup>10</sup> L'exil de Collatin est déjà situé dans le livre 2: fr. 19P, Aulu-Gelle, *N.A.* 15.29.

l'on n'ose imaginer la numérotation du livre dont serait issu le fragment de Gaius Pison qui a trait à Marius. Il est certes beaucoup plus logique de considérer que les occurrences du nom *Piso* dans l'OGR désignent bien l'annaliste *L. Calpurnius Piso Frugi*.

## I

Le premier fragment auquel nous nous attacherons, situé en 10.2 dans l'OGR, prend place au cours de la saga énéenne, tandis que le héros, après avoir consulté la Sibylle cimmérienne, regagne ses navires.

*Et postquam ad classem rediit repperitque mortuam Prochyta, cognatione sibi coniunctam, quam incolumem reliquerat, in insula proxima sepelisse quae nunc quoque eodem est nomine, ut scribunt Lutatius et Acilius et Piso.*

Puis il retourna vers la flotte et découvrit le décès de Prochyta, sa parente par le sang, qu'il avait laissée en pleine santé; il l'ensevelit alors dans une île voisine qui porte encore aujourd'hui ce même nom, comme l'écrivent Lutatius, Acilius et Piso.

À la suspicion envers l'ensemble des patronymes mentionnés dans l'oeuvre s'ajoute pour ce fragment précis la difficulté d'établissement du texte; les deux manuscrits portent en effet la même leçon: *ut scribunt Vulcatius et Acilius Piso*, qu'il est difficile de conserver: parmi les éditeurs plus récents de l'OGR, il n'est guère que F. Pichlmayr pour garder le texte des manuscrits sous sa forme originelle, ainsi, bien sûr, que H. Peter.<sup>11</sup> Si l'on peut concéder à ce dernier que Vulcatius n'est pas un nom rare dans la littérature de l'Empire,<sup>12</sup> force est de reconnaître cependant qu'aucun des personnages connus ainsi appelés n'a fait oeuvre d'historien. Quant à la correction en *Volcaci*us parfois suggérée, elle ne paraît pas plus heureuse; G. Puccioni a réfuté tour à tour les candidatures de l'auteur du *Liber de poetis* Volcaci<sup>us</sup> Sedigitus, de Volcaci<sup>us</sup>, commentateur de Cicéron selon saint Jérôme, et de Volcaci<sup>us</sup> Volusius, maître du juriste Cascellius.<sup>13</sup>

Les difficultés soulevées par la leçon *Vulcatius* se renouvellent pour le nom *Acilius Piso*, qui constitue un hapax; celui-ci a été corrigé par l'insertion d'une conjonction: la suggestion *et Piso* émise par Voss fut adoptée par la grande majorité des modernes. J.-C. Richard (1983a: 142) voit dans le fragment 41P, tiré des

<sup>11</sup> Pichlmayr 1961 [1911]: *ad loc.*; Peter 1912: 91 et 143 *ad loc.*; la position de Peter s'explique aisément par sa méfiance envers les noms cités: si certains sont empruntés, soutient-il à la page 72, d'autres peuvent tout aussi bien être "forgés de toutes pièces."

<sup>12</sup> Peter 1912: 89: l'auteur cite Vulcatius Gallicanus et Vulcatius Terentianus; sur ces deux personnages, voir le jugement de Richard (1983a: 142).

<sup>13</sup> Puccioni 1959-60: 297-298; sur Volcaci<sup>us</sup> Sedigitus, cf. Bardon 1959: 1.128-130; le nom est évoqué également par Hofmann 1957, 1232; sur Volcaci<sup>us</sup>, *ap.* saint Jérôme *Adv. Ruf.* 1.16 et *Epist.* 70, cf. Bardon 1959: 2.185. Bardon (1959: 1.103) semble prêt à conserver "l'obscur" Vulcatius; à la page 102, l'auteur déclare par erreur que H. Peter accepte la correction *Lutatius*. Sur ces auteurs, cf. également Richard 1983a: 141-142, n. 6.

*Divinae Institutiones* de Lactance,<sup>14</sup> une confirmation du nom de Pison comme garant de l'anecdote sur Prochyta: si Pison mentionnait la consultation de la Sibylle cimmérienne annonçant à Énée la mort de Prochyta, il est naturel que son témoignage soit présent ici. L'argument est quelque peu spécieux, puisque le texte de Lactance issu de Varron n'atteste que la présence de la dénomination *Cimmeria* dans les *Annales*; le contexte de la consultation par Énée telle que mentionnée par l'OGR est une simple conjecture, qui s'appuie précisément sur la présence du nom de Pison dans la suite de l'histoire: on ne peut établir deux conclusions certaines en étayant l'une par l'autre deux présomptions. Le choix de Pison comme garant de ce fragment ne doit sa valeur qu'à l'étrangeté du nom Acilius Pison et à la présence, avérée par ailleurs à deux reprises, dans l'OGR, du patronyme seul *Piso*.<sup>15</sup> En revanche, cette certitude, indépendante de la mention de Pison chez Lactance, peut étayer l'hypothèse que le contexte du fragment 41P est bien la consultation de la Sibylle cimmérienne par Énée.

Quoique l'unanimité se fasse sur le nom de Pison,<sup>16</sup> les savants se divisent cependant en trois écoles: tout d'abord, certains ont jugé bon de conserver le nom *Vulcatius*, adoptant ainsi le texte *ut scribunt Vulcatius et Acilius et Piso*.<sup>17</sup> Bien qu'il range le fragment sous le nom de *Volcatius*, C. L. Roth (1852: 387) propose quant à lui de combiner les deux termes *Vulcatius et Acilius* pour parvenir à la correction "satis certa" *Vultacilius*;<sup>18</sup> l'auteur avance pour preuve la confusion effectuée par un copiste de la Chronique de saint Jérôme, qui écrivit *Vulcatius* pour *Vultacilius*. Mais, dans le cas présent, il faut en outre supposer que cette haplogogie bancaire fut doublée d'un élargissement du terme et de la disparition de la conjonction: parti de *Vultacilius et Piso*, le copiste arriverait à *Vulcatius et Acilius Piso*: il semble bien que C. L. Roth ait dans ce cas, selon les termes de H. Jordan (1869: 402), "gaspillé sa sagacité." Ce dernier préfère adopter la suggestion de T. Mommsen et transformer en *Lutatius* le *Vulcatius* des manuscrits. Les auteurs arguent des quatre autres occurrences du nom *Lutatius* dans l'oeuvre—en 9.2, 11.3, 13.7 et 18.1—ainsi que de sa mention par Servius comme garant de l'arrivée d'Énée à

<sup>14</sup> Lact. *Inst.* 1.6.9: *quartam [Sibyllam fuisse] Cimmeriam in Italia, quam Naevius in libris belli Punici, Piso in annalibus nominat.*

<sup>15</sup> Le nom apparaît en 13.8 et 18.3. Waszink 1948: 54, n. 29, ne met pas en doute la personnalité du *Piso* cité en 10.2; conservant dans son texte la leçon des manuscrits *Vulcatius et Acilius Piso*, il attribue cette erreur à l'ignorance de l'auteur de l'OGR qui "ne réalisait pas de qui il parlait."

<sup>16</sup> On notera toutefois, pour mémoire, l'hypothèse retenue par Smit 1895: 28, qui considère que le nom *Piso* est apparu "ex compendio verborum libro primo"; à la page 93, dans le texte latin, l'auteur retient donc les termes *ut scribunt Vulcatius et Acilius libro primo*. Rappelons également la position de Puccioni 1959–60: 286–287, qui identifie le *Piso* cité dans l'OGR à l'orateur Gaius Pison.

<sup>17</sup> Krause 1833: 145 (sans le premier *et*; cf. Baehrens 1887: 780: *Vulcacijs, Acilijs et Piso*); Liebaladt 1836: 7; Bouché-Leclercq 1963 [1882]: 188; J.-A. Hild, *D.A.*, s.v. *Sibyllae*, 1292; Schanz 1927: 69, qui cite les variantes de C. L. Roth et H. Jordan, sans énoncer son propre choix; Hofmann 1957: 1231–32; Bardon 1959: 1.103 (cf. cependant 71, n. 1); Momigliano 1958: 67 (cf. cependant, n. 47); Rawson 1976: 104; Parke 1988: 72.

<sup>18</sup> Sur *Vultacilius Pitholaus*, affranchi de Pompée et auteur d'une biographie de son maître, cf. Bardon 1959: 1.272.

Baïes, épisode proche de la présente citation.<sup>19</sup> Cette correction *Lutatius et Acilius et Piso* proposée par T. Mommsen semble la plus satisfaisante; c'est du moins celle qui a reçu le plus d'adeptes et que nous retiendrons aussi.<sup>20</sup> Dès lors, il est aisé de reconnaître sous les trois noms *Lutatius*, *Acilius* et *Piso* les personnalités de trois auteurs connus. Q. Lutatius Catulus, collègue de Marius au consulat en 102 avant J.-C., est aussi l'auteur de poèmes et d'un recueil de *Communes Historiae*;<sup>21</sup> C. Acilius, sénateur en 155 avant J.-C.,<sup>22</sup> écrit des *Annales* en grec peu après la moitié du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.<sup>23</sup> Quant au *Piso* du texte, personne ne conteste raisonnablement l'identification, dans ce passage, avec l'annaliste.

L'unanimité se fait également sur l'étendue de la citation attribuée aux trois auteurs: la comparative *ut scribunt*... n'intéresse pas seulement la relative *quae nunc quoque eodem est nomine*, qu'elle suit directement, mais certainement l'ensemble de la phrase précédente, et sans doute l'ensemble de l'anecdote. Celle-ci relate la consultation de la Sibylle près de la ville de *Cimbarion*, l'interdiction faite à Énée par l'oracle d'ensevelir sa parente en Italie, la découverte de la mort de Prochyta et son inhumation dans l'île voisine.<sup>24</sup> Située, dans le Golfe de Naples, en face de l'avancée du cap Misène, l'île de Procida ne possède ni la taille de la proche Ischia, ni la renommée de Capri, au sud du golfe. Dans l'Antiquité, si d'aventure les géographes mentionnent Procida, c'est souvent sans la distinguer des autres îles de la baie de Naples;<sup>25</sup> aucune particularité ne semble avoir conféré quelque attrait à cette terre modeste, dont la quiétude, voire la désolation, devait néanmoins être assez célèbre pour que Juvénal pût en faire la composante antithétique d'une comparaison avec Subure.<sup>26</sup> N'était sa mention dans la geste d'Énée, il est probable qu'elle n'eût même pas acquis cette triste notoriété.

Le motif de l'apparition de Prochyta dans la saga énéenne est évidemment étymologique. Ce type d'explication étymologique prêtant à quelque endroit le nom d'un proche du héros est très utilisé dans le genre épique; à l'intérieur de ce topos,

<sup>19</sup> Serv. *Ad Aen.* 9.707: selon Lutatius et Postumius, Boia aurait été le nom de la nourrice d'Euximus, compagnon d'Énée. Bardon (1959: 1.103) prend au contraire argument de la distance entre les deux épisodes pour conclure qu'il est abusif de "les ramener l'un à l'autre."

<sup>20</sup> T. Mommsen et H. Jordan ont été suivis notamment par Perret 1942: 105, n. 3 et 557; Puccioni 1959-60: 225 et 297; Barchiesi 1962: 521, commentaire du fragment 18; Mariotti 1966: 40; Strzelecki 1963: 447; Schmidt 1978: 1607; Forsythe 1994: 107 et 430; Richard 1983a: 22, 88 *ad loc.* et 142.

<sup>21</sup> Le titre apparaît notamment chez Servius *Ad Aen.* 9, 707. Sur la biographie et les fragments de Lutatius, cf. Peter 1967: cclxii-cclxix et 191-194. Les *Communes Historiae* ont parfois été attribuées à Lutatius Daphnis, affranchi de Catulus: Bardon 1959: 1.121-122; *contra*: Peter 1967: cclxviii.

<sup>22</sup> Aulu-Gelle 6.14.9 et Plut. *Cat. Mai.* 22 rapportent qu'il servit d'interprète aux trois philosophes athéniens venus en ambassade, cette année-là, auprès du corps d'État.

<sup>23</sup> Cf. Peter 1967: cxxi-cxxiii et 49-52; Bardon 1959: 1.70-71.

<sup>24</sup> Le texte de l'OGR en 10.1 est le suivant: *cumque comperisset ibidem Sibyllam mortalibus futura praecinere in oppido quod vocatur Cimbarion, venisse eo sciscitatum de statu fortunarum suarum aditisque fatis vetitum ne is cognatam in Italia sepeliret.*

<sup>25</sup> Strab. 2.5.19; 5.4.9; Pomp. Mel. 2.7.121.

<sup>26</sup> Juv. *Sat.* 3.5-6: *ego vel Prochyta praepono Suburae. nam quid tam miserum, tam solum vidimus*... L'île sert aujourd'hui de prison.

l'un des modes de dénomination les plus courants met en scène, comme c'est le cas ici, la mort d'un personnage et le transfert de son patronyme au lieu de sa sépulture. G. Forsythe (1994: 108) rappelle, dans la seule *Énéide*, les décès de Cinaethus, Leucosia, Caièta ou Boia, qui sont autant d'exemples de cette "technique mythographique." En 1.53.2–3, Denys donne successivement cinq exemples de toponymes issus de proches d'Énée: Palinure, Leucasia, Misène, Prochyte et Caièta. Le développement de la légende tel qu'il apparaît chez les trois auteurs mentionnés par l'OGR n'est, à cet égard, d'aucune originalité. Servius atteste que cette tradition étymologique remontait au moins à Naevius;<sup>27</sup> puisque les noms de Pison et Naevius apparaissent tous deux pour la mention de la Sibylle cimmérienne, chez Lactance, et pour l'étymologie de l'île de Prochyta, dans l'OGR pour l'un et chez Servius pour l'autre, on peut conclure sans ambages que le poète, comme le fera l'annaliste, rapportait l'annonce de la mort de Prochyta par l'oracle cimmérien.<sup>28</sup> On observera cependant sur l'attribution de l'étymologie de l'île à l'imagination de Naevius<sup>29</sup> la même prudence que pour "l'invention" de la Sibylle cimmérienne: la succession des faits telle qu'elle apparaît chez Naevius ne représente pas l'état premier de la légende, mais sa première occurrence.

L'ensemble de l'épisode a souvent été rapproché, à juste titre,<sup>30</sup> de la mort d'Elpénor dans l'*Odyssee*.<sup>31</sup> Après avoir abordé dans le pays des Κιμμέριοι, Ulysse obtient, par ses sacrifices, d'entrer en contact avec les morts. La première ψυχή qu'il rencontre est celle de son compagnon Elpénor; ce dernier avait chu du haut de la terrasse du temple de Circé alors qu'il était sous l'emprise du vin.<sup>32</sup> Pressés par le temps, Ulysse et ses compagnons n'avaient pas brûlé comme il se doit le corps d'Elpénor, tâche qu'ils accomplirent après la véκντα dès leur retour auprès de Circé.<sup>33</sup> Malgré la différence majeure entre les récits—Ulysse est déjà au courant de la mort d'Elpénor, alors qu'Énée apprend celle de Prochyta—, l'identité du décor des deux actions, le pays des Cimmériens, justifie le rapprochement des deux anecdotes.

<sup>27</sup> Serv. *Ad Aen.* 9.712: [*Prochyta*] *Naevius in primo belli Punici de cognata Aeneae nomen accepisse dicit.*

<sup>28</sup> *Contra*: Strzelecki 1935: 16–17, qui sépare les deux faits dans l'oeuvre de Naevius; cet argument a été réfuté par Mariotti 1966: 32; sur la place de l'événement dans la chronologie propre aux "errances" d'Énée chez Naevius, voir Barchiesi 1962: 188 et 220–221, notes 1096–97: l'auteur reprend les différents points de vue de ses prédécesseurs pour conclure logiquement que la consultation de la Sibylle n'a pas lieu avant la visite à Carthage, mais après.

<sup>29</sup> Cf. Hofmann 1957: 1231; Forsythe 1994: 107–109.

<sup>30</sup> Cf. notamment Hofmann 1957: 1231; Perret 1942: 106; Mariotti 1966: 42 et n. 62.

<sup>31</sup> Hom. *Od.* 11.51–89. Le lien reste pertinent quand bien même l'on considère, comme le fait Bérard (1933: 85, note *ad loc.*), que l'ensemble de l'épisode d'Elpénor est interpolé "entre deux fins de vers identiques, qui permettent de [le] détacher sans peine et sans bris du texte original"; les autres mentions du plus jeune compagnon d'Ulysse sont, de même, des ajouts pré-alexandrins.

<sup>32</sup> Hom. *Od.* 10.551–560; 11.61–65.

<sup>33</sup> *Id.* 12.10–17.

Il convient de noter, à l'intérieur de la version névienne suivie par Pison, la singularité de l'oracle rendu par la Sibylle cimmérienne. Alors qu'Énée se rend à *Cimbarion* pour connaître son avenir, *sciscitatum de statu fortunarum suarum*, il se voit notifier l'interdiction d'ensevelir Prochyta sur le sol italien. Il est possible que dans la tradition de Naevius, réduite dans l'*OGR* à sa trame la plus simple, la Sibylle ait également rendu quelque prédiction: toutefois, on peut comprendre la mort de Prochyta, héroïne éponyme de l'île, mais l'interdiction de la Sibylle s'explique mal dans le contexte, car elle ne correspond pas au rôle habituel de la prêtresse ni à la nature de ses déclarations. G. Forsythe (1994: 109) a tenté d'y voir, sans grande conviction au demeurant, l'influence du mythe grec d'Alcméon: sous l'emprise des Furies à cause du meurtre de sa mère, Alcméon consulta l'oracle de Delphes qui lui prédit sa libération s'il gagnait une île apparue après son matricide. On voit la distance immense qui sépare les deux récits, trop grande, selon nous, pour que l'on adhère à l'hypothèse de G. Forsythe. En revanche, la conjecture de M. Hofmann est plus convaincante: celui-ci évoque une invention motivée par le statut de l'île et l'attitude hostile de la région envers Rome lors des guerres puniques: l'interdiction porterait sur l'ensemble du territoire italique ou allié de Rome, dont Prochyta ne ferait pas partie à l'époque de la guerre contre Hannibal. En imaginant l'anecdote, Naevius aurait voulu signifier la nécessité de l'annexion de l'île.<sup>34</sup> On peut en effet admettre que le poète a introduit cet élément original, qui échappe à la logique interne du récit. Dans la tradition antérieure, il est probable que Prochyta était simplement ensevelie dans l'île où elle avait trouvé la mort. Chez Denys d'Halicarnasse d'ailleurs, les Troyens abordent dans l'île—ce qui ne semble pas être le cas dans l'*OGR*—et y enterrent Prochyta<sup>35</sup> après qu'elle y fut décédée.<sup>36</sup> Denys passe très rapidement sur l'anecdote: dans la version qu'il présente, toute prédiction de la Sibylle cimmérienne est absente, et il est difficile de déterminer si l'on a trace chez lui d'une source qui ne mentionnait pas le fait, d'une tradition radicalement différente, d'une évolution de la version dont Naevius et Pison s'inspirèrent, ou d'une volonté délibérée de supprimer l'épisode.

Chez Virgile en revanche, qui représente l'étape suivante de la légende, on reconnaît la volonté manifeste de réintroduire à la fois la consultation de la Sibylle, devenue Cuméenne, et la *κατάβασις* vers les Enfers telle que l'opéra Ulysse. Chez Virgile et ses émules, Prochyta disparaît de la légende pour recouvrer un simple rôle géographique.<sup>37</sup> Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de rechercher les

<sup>34</sup> Hofmann 1957, 67.

<sup>35</sup> M. Hofmann, perturbé par la présence conjointe de l'explication étymologique de l'île de Caiëta, note à tort que l'historien grec faisait de Prochyta la nourrice d'Énée (cf. *infra*, n. 43). Par une négligence semblable, due à un survol trop rapide du texte, Bouché-Leclercq 1963 [1882]: 2.188, curieusement suivi dans cette erreur par J.-A. Hild, *D.A.*, s.v. *Sibyllae*, 1292, en vient à affirmer que chez Naevius et ses émules, c'est la Sibylle cimmérienne qu'Énée ensevelit dans l'île.

<sup>36</sup> Denys 1.53.3.

<sup>37</sup> Virg. *Aen.* 9.715–716; Ovid *Met.* 14.89–90; Sil. Ital. *Pun.* 12.147. Chez Silius, Prochyta est le lieu de sépulture du géant Mimas.

influences, les modèles et les arrangements du poème virgilien. Que l'on souhaite retrouver les caractéristiques du personnage de Prochyta dans celui de Misène, de Palinure ou, plus probablement, dans les deux<sup>38</sup> n'a que peu d'importance; quoi qu'il en soit, on notera que les personnages de Misène et de Palinure, dans l'*Énéide*, ont certainement hérité du rôle dévolu à Elpénor dans l'*Odyssee*: la *necromantia* ne peut avoir lieu qu'en échange du décès d'un proche.<sup>39</sup> Chez Homère et Virgile, la mort est inséparable de la *véκνια*, à laquelle elle est indispensable.<sup>40</sup> Dans le cas de la légende de Prochyta telle qu'elle apparaissait chez Naevius, la mort du personnage a perdu son sens premier, puisqu'il ne semble pas que le poète ait mentionné de *necromantia*, au profit du récit étiologique moins complexe que constitue l'explication toponymique.

Si ce type de fable ne doit pas étonner dans le cadre épique et poétique du *Bellum Poenicum*, il est en revanche surprenant de le retrouver dans une oeuvre historique, et plus particulièrement dans les *Annales* de Pison, qui sut faire montre, à maintes reprises, de discernement, voire de rationalisme. L'étymologie exacte de *Prochyta* est directement liée à la position géographique de l'île et à son statut géologique: le nom est à rapprocher du substantif *πρόχυσις*, issu de *προχέω*, qui peut désigner notamment une accumulation de terre ou d'alluvions emportée par un fleuve et déversée dans la mer, formant dès lors une île.<sup>41</sup> Or, Strabon atteste que déjà à l'époque de Timée, l'origine volcanique des îles du Golfe de Naples et, partant, l'étymologie de Prochyta étaient connues: l'auteur grec affirme en effet que ces terres furent jadis séparées du continent voisin, dont elles constituent des fragments.<sup>42</sup> M. Hofmann (1957: 1231) relève l'absurdité que devait être pour un Grec la légende étiologique: "seul un barbare pouvait concevoir l'idée qu'on pût comprendre Prochyta comme un anthroponyme"; selon l'auteur, ce "barbare" n'est autre que Naevius, ce qui paraît bien peu probable lorsqu'on connaît la culture du poète campanien. S'il n'a pas conçu lui-même cette fausse étymologie, il est possible en revanche que Naevius l'ait incluse dans son récit, par licence poétique en quelque sorte, parce qu'elle servait son dessein politique.

Dans le cas de Pison, on doit reconnaître que l'annaliste s'est fourvoyé en suivant la trame de son prédécesseur. Voulait-il lui aussi apporter une connotation politique à son texte? Cela est peu probable. Il est tout aussi difficile de tirer de ce fragment quelque enseignement sur la connaissance qu'aurait eue Pison de la langue grecque: Acilius, qui écrivait en grec, avait opté pour la même

<sup>38</sup> Cf. Perret 1942: 107–108; Mariotti 1966: 43–45; Forsythe 1984: 119. Voir également la comparaison entre l'OGR et l'*Énéide* à travers le schéma de Serrao 1972: 307–308.

<sup>39</sup> Perret 1942: 107, distingue bien à ce propos la *necromantia* de la *sciomantia*, pour laquelle point n'est besoin de sang versé.

<sup>40</sup> Cf. Serv. *Ad Aen.* 6.107. On peut se demander s'il n'y a pas trace dans cette nécessité d'un ancien sacrifice humain.

<sup>41</sup> Cf. TLG s.v. Προχύτη: "Α πρόχυτος est gen. fem. Προχύτη νήσος; quo nomine significari puto πρόχυσιν, quae a terra avulsa est et insula facta."

<sup>42</sup> Strabon 1.3.19; 5.4.8; 6.1.6; cf. aussi Plin. 2.203; Serv. *Ad Aen.* 9.712. En *NH* 3.82, Plin. décrit à tort Prochyta comme la nourrice d'Énée.



version. La seule conclusion qui s'impose est que le cadre légendaire de la saga énéenne, trop éloigné sans doute dans le temps pour que s'exerçât pleinement son esprit critique, entraîna Pison non pas à "atténuer la coloration mythique"<sup>43</sup> d'une tradition existante, mais à la confirmer en dépit d'une vérité connue. Dans le cadre d'un récit doté d'une intrigue et de personnages en action, sans doute fut-il emporté par l'aspect plaisant de l'anecdote, bien insérée dans la trame narrative; succombant à la facilité, il ne sut faire montre de l'esprit critique et de l'approche plus réfléchie qui semble avoir prévalu au choix des autres étymologies que nous ont conservées les *Annales*.<sup>44</sup>

## II

Dans le deuxième fragment issu de l'*OGR* en revanche, Pison se démarque de la tradition qui nous est la plus connue, celle de Virgile, et présente, à propos de la reine Amata, épouse de Latinus, et de sa mort, deux informations originales qui ne sont pas sans incidence sur la personnalité qu'il convient de reconnaître au personnage dans la légende antérieure à Virgile. Le texte, en 13.8, est le suivant:

*Piso quidem Turnum matrualem Amatae fuisse tradit interfectoque Latino mortem ipsam sibimet conscivisse.*

Pison rapporte quant à lui que Turnus, par sa mère, était cousin d'Amata et que celle-ci se donna elle-même la mort après que Latinus fut tué.

L'arrivée d'Énée sur le sol italien a été diversement contée par les auteurs anciens et l'installation des étrangers dans la région fit l'objet de plusieurs variantes, dont certaines n'assignaient certainement pas le même rôle que Pison aux personnages cités dans ce fragment: les écrivains tels Naevius ou Ennius, pour lesquels la ville d'Albe existait avant la venue des Troyens, ne pouvaient établir les faits de la même manière que les auteurs qui relataient la fondation de Lavinium et d'Albe après l'installation d'Énée et présentaient ensuite la longue liste des rois albains précédant le règne de Romulus.

Le passage de l'*OGR* dans lequel s'insère la deuxième citation de Pison se déroule comme suit: Latinus conclut un traité avec Énée avant tout combat et lui donne sa fille Lavinia, pourtant promise à Turnus;<sup>45</sup> tandis qu'Énée fonde Lavinium, Turnus prend les armes contre le héros troyen et son beau-père Latinus; après la mort de ce dernier, Énée tue Turnus et devient roi du peuple latin unifié. Dans le texte de l'*OGR*, Pison est mentionné en fin de récit, à propos seulement

<sup>43</sup> Lachmann 1822: 1.50; l'auteur établit dans ce passage une comparaison qui est défavorable à Tite-Live.

<sup>44</sup> Étymologies d'*Italia* (fr. 1P), de *Lacus Curtius* (fr. 6P), de *vitula* (fr. 43P), de *Pilumnus* (fr. 44P), de *Novensiles* (fr. 45P).

<sup>45</sup> L'auteur de l'*OGR* appelle fautivement le roi des Rutules *Turnus Herdonius*, du nom de l'opposant à Tarquin le Superbe que ce dernier fit condamner à mort (T.-L. 1.50-51); sur les deux personnages, voir l'analyse très complète de Crahay et Hubaux 1959: 157-212, et notamment 203-212 pour les liens entre les deux récits.

de la parenté entre Turnus et Amata et du suicide de la reine; on constate, *a contrario*, l'absence du nom de l'annaliste chez les historiens postérieurs: ces deux faits tendent à prouver que la trame principale, chez Pison, ne différerait pas de la tradition rapportée par l'auteur de l'*OGR*. Cette version est également celle que retiendra Virgile, non sans développer les thèmes qui lui paraîtront les plus aptes à répondre aux exigences d'un grand poème épique. Le personnage d'Amata doit précisément être mis au nombre des figures dont le poète mantouan dilatera le rôle, lui conférant une densité et une consistance qu'elle n'avait pas primitivement. Mais, en dehors de la version originale dont fait mention Servius, on retrouve chez Virgile et chez les auteurs postérieurs à Caton la même trame générale, dont l'*OGR* donne une illustration parfaite.

En 13.5, l'auteur de l'*OGR* relate l'indignation éprouvée par Amata, épouse du roi Latinus, à l'annonce de l'union arrangée par son mari entre leur fille Lavinia et le troyen Énée: elle aurait souhaité pour sa part que Lavinia épousât son propre cousin germain Turnus plutôt qu'un étranger. Irritée, elle incite donc Turnus à la guerre.<sup>46</sup> L'attitude de la reine semble à première vue déterminante pour le cours de l'intrigue et l'on s'attendrait à retrouver chez les auteurs anciens le même consensus sur son rôle que sur la trame du récit: on peut dès lors s'étonner que l'épouse de Latinus, présente dans les *Antiquités* de Denys d'Halicarnasse,<sup>47</sup> chez Virgile et les commentaires de Servius, dans les *Fastes* d'Ovide<sup>48</sup> et dans l'*OGR*, soit totalement absente du récit livien. Par ailleurs, sa présence est garantie chez trois autres auteurs seulement: Pison et Caton, mentionnés par l'*OGR*, et Fabius Pictor, dont le nom apparaît chez Servius.<sup>49</sup> De plus, les versions de tous ces auteurs ne s'accordent pas et l'on constate dans l'élaboration du personnage un certain flottement, perceptible à travers trois divergences majeures: le nom de la reine, son lien de parenté avec Turnus et la manière dont elle perpétra son suicide. L'analyse de ces trois points nous permettra peut-être de déterminer les raisons de la disparité des témoignages.

Les deux occurrences du nom de l'épouse du roi Latinus chez Denys d'Halicarnasse apparaissent sous la forme 'Αμίτα.<sup>50</sup> Alors que tous les manuscrits présentent cette leçon, la correction en 'Αμάτα a souvent été adoptée, sous l'influence manifeste des témoignages latins. Cependant, il est préférable, plutôt

<sup>46</sup> *At vero Amatam, Latini regis uxorem, cum indigne ferret Laviniam, repudiato consobrino suo Turno, advenae collocatam, Turnum ad arma incitavisse.*

<sup>47</sup> Denys 1.64.2.

<sup>48</sup> Le vers du poète, 4.879, résume en un raccourci saisissant la cause de la lutte entre les deux hommes, sans exclure quelque influence d'Amata: *Turnus an Aeneas Latiae gener esset Amatae.*

<sup>49</sup> Serv. *Ad Aen.* 12.603: *Fabius Pictor dicit quod Amata inedia se interemit*; le nom de l'annaliste, malgré sa présence dans le seul manuscrit *F* des commentaires serviens, ne semble pas devoir être mis en doute: cf. Perret 1942: 497–499. Forsythe (1994: 110 et 112) se range l'opinion de Peter 1967: clxxv et 112, et inclut le texte dans les *annales latini* attribuées par Peter, sur la foi d'une note de Nonius, à Ser. Fabius Pictor (et non N. Fabius Pictor, que mentionne par erreur Forsythe).

<sup>50</sup> Denys 1.64.2.

que de supposer une corruption de tous les manuscrits,<sup>51</sup> de considérer comme O. Rossbach (1894: 1751) que le nom de la version dionysienne, remontant vraisemblablement à Varron, est en fait une dénomination plus ancienne; il est difficile d'établir avec certitude quel nom avaient retenu les trois prédécesseurs connus de Denys qui évoquèrent le personnage, soit Pictor, Caton et Pison. La nature commune de leurs citations tout autant que celle de leurs citateurs constituent un élément de réponse: les trois annalistes en effet sont cités de manière indirecte; par ailleurs, leur nom apparaît dans deux oeuvres tardives, l'*OGR* et les commentaires serviens, alors que la légende—et le nom de la reine—avaient été largement diffusée par Virgile dans la version qu'il retenait. Il nous semble pouvoir déceler ici l'influence du poète sur ses successeurs: le nom d'*Amata* fut choisi par Virgile lui-même alors que le nom premier, tel qu'il apparaissait encore chez les annalistes, était celui d'*Amita*, retenu par Denys; consciemment ou non, les auteurs postérieurs, comme Servius, l'auteur de l'*OGR* ou leurs sources, "corrigèrent" la version des annalistes, à l'instar des éditeurs modernes qui amendent le texte de Denys malgré les manuscrits.

L'évolution que fit subir Virgile au nom de la reine permet en outre de répondre de manière satisfaisante au problème soulevé par l'homonymie fréquemment relevée entre l'épouse de Latinus et la première Vestale, qu'une tradition appelait également *Amata*;<sup>52</sup> cette homonymie est certes embarrassante si l'on considère qu'elle est ancienne et ne résulte pas d'un simple hasard;<sup>53</sup> l'identité en revanche ne surprend plus lorsqu'on en tient Virgile pour responsable: le poète ne faisait-il pas de *Pilumnus* l'aïeul de *Turnus*?<sup>54</sup> N'a-t-il pas choisi d'attribuer à la mère de *Turnus* le nom de *Venilia*, ancienne divinité romaine?<sup>55</sup> Rien d'étonnant dès lors à ce qu'il transforme, par une modification minime au demeurant, le nom traditionnel de la reine pour lui conférer, à l'instar d'autres personnages, quelque résonance plus officielle qui lui permette d'ajouter au caractère de son héroïne en la situant aussi dans une "sphère d'action" religieuse.<sup>56</sup>

<sup>51</sup> C'est l'opinion notamment de Forsythe 1984: 125 et 1994: 113, n. 51.

<sup>52</sup> Selon Aulu-Gelle 1.12.14, le nom *Amata* était employé lors de la "prise" de la Vestale par le grand pontife; sur l'origine de ce terme en la circonstance, voir Guizzi 1968: 130–137; Del Basso 1974: 185–188.

<sup>53</sup> Les modernes sont toujours partagés sur les causes qui auraient présidé à la présence d'une homonymie ancienne; Frier 1970: 158, va même jusqu'à supposer que la femme de Latinus fut elle-même présentée comme vestale, symbolisant l'origine laviniat des Pénates; l'opinion de Pichon (1913: 165–166) est assez proche: il fait de la vestale de Lavinium "un dédoublement d'*Amata* mère de Lavinia," mais les points communs des personnages s'articuleraient autour du culte de Liber; pas plus convaincante n'est l'opinion de Palmer 1974: 110, qui fait d'*Amata* l'une des neuf *Fata* d'*Albunea*, dont le nom proviendrait du culte de Lavinium.

<sup>54</sup> Cf. Serv. *Aen.* 10.76.

<sup>55</sup> Sur les origines de la déesse et l'utilisation du nom de *Venilia* pour différents personnages chez d'autres auteurs, cf. Radke 1965, s.v. *Venilia*: 310.

<sup>56</sup> Patris 1945: 48. Dumézil (1979: 231) relève l'insistance de Virgile à rappeler, par contraste avec l'attitude bachique que lui inspire la furie *Allecto*, le nom de la *virgo Vestalis* porté par la reine.

Le personnage de Venilia n'est pas étranger à la seconde question posée par les divergences entre les témoignages anciens sur Amata: quoique Virgile ne mentionne pas textuellement le lien de parenté qui la liait à la mère de Turnus,<sup>57</sup> le commentaire de Servius, à trois reprises, présente clairement Venilia comme la soeur de la reine et, partant, Turnus comme son neveu.<sup>58</sup> En dehors de la tradition virgilienne, les trois autres témoignages qui nous sont connus font de Turnus le cousin de la reine: l'auteur de l'OGR, et donc vraisemblablement Caton, emploient le mot *consobrinus*, Pison celui de *matruelis*; quant au terme ἀνεψιός utilisé par Denys, G. Forsythe (1994: 13, note 51) fait remarquer fort justement qu'il désigne tout d'abord le premier cousin, et non le neveu, comme le traduit E. Cary dans la collection Loeb; le neveu, en effet, est plutôt désigné en grec par ἀδελφιδός.<sup>59</sup> On sent bien sûr l'influence de la tradition virgilienne sur la traduction anglaise du texte de Denys, mais également celle du rapprochement inopportun effectué entre le nom de la reine tel qu'il apparaît chez Denys, Ἀμίτα, et le mot désignant en latin la tante paternelle, *amita*.<sup>60</sup> Si Amita était le nom de la reine à l'origine et jusqu'à Virgile, la présence de ce nom chez Pison également s'impose. Il est possible que, dès l'antiquité, on ait voulu faire d'Amita la tante paternelle de Turnus: cela expliquerait l'apport de Pison, qui précisait la nature du cousinage, *matruelis*, par rapport à Caton, qui employait sans doute le terme plus vague de *consobrinus*. Quant à Virgile, on trouverait chez lui une réminiscence de ce lien familial surfait, issu d'une fausse étymologie; le poète aurait ainsi combiné le statut de neveu attribué à Turnus avec la nature matrilineaire de la filiation: la cousine maternelle Amita, homonyme d'*amita*, "tante paternelle," devint Amata, tante maternelle de Turnus.

Après avoir constaté une transformation de la tradition sur les deux points que sont le nom de la reine et ses liens familiaux avec Turnus, il faut remarquer que la manière dont Amata se suicida est entrée également dans un processus d'évolution qui changea la mort par inanition en suicide par pendaison. En effet, la notice de Servius où apparaît le nom de Fabius Pictor<sup>61</sup> révèle que la version des faits retenue par l'annaliste de la fin du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. était celle de la

<sup>57</sup> On peut cependant déduire le lien sororal qui unit Venilia et Amata de la consanguinité de la reine et Turnus (7.366: *Turno consanguineo*) et de la filiation entre Turnus et Venilia (6.90: *natus est ipse dea* et 10.76: *cui diva Venilia mater*).

<sup>58</sup> Serv. *Ad Aen.* 6.90: ... *de Venilia, sorore Amatae, ut cui diva Venilia mater*; 7.366: *filius enim est Veniliae, sororis Amatae*; 12.29: *cognato sanguine quia Venilia, mater Turni, soror est Amatae*.

<sup>59</sup> Chez Hild 1883: 66, le personnage de Turnus présenté par Denys est décrit, de manière correcte, comme "un cousin d'Amata"; en revanche, Crahay et Hubaux (1959: 166), ainsi que Fromentin et Schnäbele (1990: 93) font de Turnus le "neveu" d'Amata. Chez Zonaras 7.1 Turnus est appelé τῷ Λατίνῳ προσήκων, "parent de Latinus."

<sup>60</sup> Forsythe 1984: 125, traduit faussement *amita* par "maternal aunt" et tient pour "une coïncidence extraordinaire" le fait que le terme corrompu Ἀμίτα, issu d'Ἀμάτα, puisse correspondre à une réalité dans la langue latine. Cette méprise est corrigée dans son ouvrage de 1994, p. 13, n. 51.

<sup>61</sup> Cf. *supra*, n. 49.

mort par privation volontaire de nourriture, *Fabius Pictor dicit quod Amata inedia se interemit* ("Fabius Pictor rapporte qu'Amata se laissa mourir de faim").

Chez Virgile en revanche, c'est en se pendant à une poutre que la reine met fin à ses jours, lorsqu'elle croit faussement que Turnus a péri (12.603), *et nodum informis leti trabe nectit ab alta* ("et elle attache à une haute solive le noeud d'une mort horrible").

Les modernes ont abondamment commenté les termes *informis leti*, dont Servius lui-même avait déjà relevé qu'ils ne concernaient pas le suicide en général, mais la seule pendaison, particulièrement honteuse.<sup>62</sup> Y. Grisé (1982: 141-149) a parfaitement montré que le "tabou de la pendaison" était bien réel à Rome, notamment en ce qui regarde le cadavre du suicidé, dont l'aspect repoussant fut peut-être à l'origine de la réticence postérieure exprimée par les anciens.<sup>63</sup> L'auteur révèle en outre que la "strangulation par suspension" était particulièrement odieuse à la classe élevée de la société, mais montre également que le suicide par inanition ne jouissait pas d'une meilleure réputation et pouvait apparaître comme "le genre de mort le plus lâche" (Grisé 1982: 118). Sans être aussi affirmatif, on peut considérer que, dans un cas comme dans l'autre, le geste d'Amata paraît entaché de honte et ne convenait pas à la dignité sociale d'une reine.<sup>64</sup>

Cette conclusion rend inopérante la reconstruction de J.-L. Voisin (1979: 254-266), qui, dans un article très complet et très documenté, considère que Virgile ne fait que reprendre une tradition ancienne, alors que le suicide "acceptable" par inanition serait une innovation de Fabius Pictor, soucieux de ne "souiller ni le nom, ni le passé des Latins." Il semble préférable, selon nous, de considérer que le témoignage de Fabius remonte à la tradition la plus ancienne et que la pendaison est encore un apport de Virgile. En ce sens, l'influence des actes similaires de Jocaste dans l'*Oedipe roi* de Sophocle et de Phèdre dans l'*Hippolyte* d'Euripide fut sans doute prépondérante, associée au besoin qu'avait Virgile d'une mort

<sup>62</sup> Serv. *Ad Aen.* 12.603: "Il faut savoir, d'après ce que disaient les Livres Pontificaux, que ceux qui mouraient par la corde étaient laissés sans sépulture: d'où les termes *informis leti*, pour désigner la mort la plus infamante. Comme donc il n'y a rien de plus honteux que cette mort, admettons que le poète a parlé aussi en tenant compte de la dignité de la reine. Cassius Hémina rapporte que le peuple fut forcé par Tarquin le Superbe à construire les égouts et que beaucoup d'hommes se tuèrent en se pendant à cause de cette infamie: Tarquin ordonna qu'on mit leurs corps en croix." On notera toutefois que le suicide en lui-même n'apparaissait pas toujours comme condamnable, notamment aux yeux des stoïciens; cf. Plin. 2.63.

<sup>63</sup> Grisé 1982: 146: "À première vue, il semblerait que les Romains n'aient guère prisé l'apparence inesthétique du procédé"; cf. 107-109. Selon Prieur 1986: 14, l'infamie du suicide par pendaison, qui se traduisait par l'absence d'inhumation du mort, venait du fait que le défunt ne mourait pas en contact avec la Terre-Mère. La fameuse description des pendus de François Villon, l'appel lancé par le condamné à la "pitié" des passants, sans espoir de la "merci" divine, montrent qu'au xv<sup>e</sup> siècle encore la répulsion et le rejet face aux pendus étaient toujours de mise.

<sup>64</sup> Thaniel (1976: 81) fait remarquer que dans la tradition littéraire gréco-latine, seules les femmes se pendent: selon lui, ce type de suicide n'était pas considéré, dans une société patriarcale, comme digne d'un homme.

dramatique, en adéquation tant avec le déroulement des faits qu'avec le caractère de son personnage.<sup>65</sup>

J.-L. Voisin a d'ailleurs bien vu l'importance que revêtait dans l'*Énéide* le choix de ce type de suicide: "c'est surtout en fonction de l'interdit concernant les pendus que Virgile a organisé le suicide d'Amata." Mais l'auteur tombe dans le défaut qui, selon nous, affecte la quasi-totalité des études qui s'intéressent à la figure d'Amata: l'appréhension du personnage à travers le prisme de l'unique relation virgilienne: ses diverses conclusions sur le personnage, au demeurant très pertinentes, rejoignent ainsi les réflexions de nombreux autres auteurs qui évoquent l'Amata de l'*Énéide*. Toutes ces études restent probantes tant qu'elles sont explicitement reliées à l'héroïne virgilienne, mais leurs conclusions nous paraissent caduques dès lors qu'elles se veulent plus générales et prétendent s'appliquer de manière générique à "la légende d'Amata."

Malgré la relative discrétion du rôle qui lui est imparti, de nombreuses études se sont intéressées aux diverses caractéristiques d'Amata. Certains savants se sont attachés plus particulièrement à l'aspect psychologique; la question la plus discutée est celle de la conscience d'Amata face à ses actes: en effet, Virgile la présente soumise au *furor* distillé par Allecto, mais aussi feignant le délire: *simulato numine Bacchi*, dit-il en 7.385; on peut donc tenir Amata pour une victime.<sup>66</sup> Mais de nombreux critiques considèrent que sa folie fut feinte, afin que l'union d'Énée et Lavinia n'eût pas lieu;<sup>67</sup> selon P. F. Burke (1976: 24 et 29), la culpabilité d'Amata, soumise à son amour pour Turnus, n'empêche en rien son rôle de "bouc émissaire" concentrant sur sa personne tous les torts de la guerre; J. W. Zarker (1969: 18) évoque également le sentiment amoureux, fréquent dans la littérature entre gendre et belle-mère, qui aurait dicté à Amata sa conduite.<sup>68</sup>

Par ailleurs, d'autres chercheurs ont cherché à définir la signification politique du personnage. P. M. Martin (1982: 1.21) fait entrer Amata dans son schéma de "succession exogamique en ligne utérine," doublant cependant le conflit matrimonial d'un conflit d'ambition.<sup>69</sup> Alors que A. La Penna (1967: 316) attribue à Amata les défauts politiques d'une mauvaise reine qui, au contraire

<sup>65</sup> Selon Burke 1976: 29, on retrouve avec Amata, comme chez Jocaste et Phèdre, "le thème de l'amour incestueux"; Thaniel 1976: 76-77, pense que le vers 603 de Virgile est, "more or less," une transposition de la description de Jocaste dans l'*Odyssée*, 11.271-280. À l'influence de ces deux héroïnes tragiques, La Penna (1967: 317) ajoute celle d'Électre, Clytemnestre, Althée et Médée, dont le caractère se retrouverait, peu ou prou, dans le "personaggio passionale femminile" de Virgile. On peut également évoquer la reine des Dolions, Cleitè, dont le geste est décrit par Apollonios de Rhodes, *Argonautiques* 1.1063-65, en des termes proches de ceux de Virgile.

<sup>66</sup> Cf. Fowler 1919: 114; Gagé 1961: 110; Grimal 1979: 21; Thomas 1981: 58-59 et 131; Dumézil 1986: 361-363; Carney 1988: 442.

<sup>67</sup> Cf. Friedrich 1940: 144; Otis 1964: 324; Patris 1945: 49; Porto de Farias 1983: 85-86.

<sup>68</sup> La *fides* d'Amata envers Turnus dont fait état Pomathios 1987: 221, ressemble fort à un lien de ce genre.

<sup>69</sup> À la page 100, Amata est mise au nombre des "maîtresses-reines" dont le rôle dans l'État était primordial.

de Didon, perd toute sa majesté, E. Carney (1988: 441–442) rend Latinus responsable de la situation: le roi se montrerait trop faible face à une épouse “super-féminine.”

Enfin, d'autres modernes encore ont voulu déterminer le sens religieux que pouvaient déceler les actions de la reine. Virgile, au livre 7, compare le délire d'Amata à l'enthousiasme bachique, ce qui amène J. Gagé (1963: 239; 1976: 98, note 1, et 110–111) à en faire “une marieuse orgiastique et rituelle,” “une marraine de mariage” telle qu'il en existait dans le culte de Mater Matuta. Selon R. Pichon (1913: 163–165), Virgile a cherché à décrire l'ancien rituel latin des Libéralia, fête “quelque peu irrégulière et suspecte,” dont il confie la célébration non à Énée, mais à Amata, afin de préserver l'honneur du fondateur de la cité, tandis que J. Carcopino (1919: 385–386) pense pouvoir retrouver dans le texte virgilien les divers éléments typiques de l'ancien culte agraire de Lavinium.

Il appert clairement que toutes les conclusions émanant de ces recherches sont pertinentes seulement pour la figure d'Amata qui apparaît dans l'*Énéide*, et pour la valeur que Virgile a pu lui conférer;<sup>70</sup> leur teneur ne vaut plus pour la tradition la plus ancienne telle que nous avons cru pouvoir la définir, qui présentait le suicide par inanition de l'épouse de Latinus, la reine Amita, par ailleurs cousine du roi des Rutules Turnus.

Une preuve manifeste de l'influence irrésistible du texte virgilien, déjà perçue à travers la traduction fautive d'ἀνεπίος par “neveu,” est donnée par J.-L. Voisin (1979: 263) qui présente, non sans arguments il est vrai, la version du poète comme plus conforme à la tradition, “magistralement intégré(e) et exploité(e)”; le reproche que l'on peut faire à l'auteur ne tient pas tant à la conclusion qu'il établit, après tout possible, qu'à la manière désinvolte dont il traite le témoignage de Pison: “(Calpurnius Pison) se borne à rapporter un suicide mais n'en précise pas la manière”: c'est oublier tout d'abord le caractère indirect et manifestement très condensé du fragment rapporté par l'auteur de l'*OGR*, mais surtout faire totalement abstraction d'une information clef, qui apparaît pourtant dans le court extrait du fragment retenu par l'auteur, *interfecto Latino mortem ipsam sibimet conscivisset*: Amata se donna la mort “après que Latinus fut tué.” Aucun savant à notre connaissance n'a relevé le sens et l'importance de l'ablatif absolu *interfecto Latino*; mieux encore: on retrouve à nouveau, plus manifeste encore, l'influence insidieuse de l'*Énéide* dans la présentation du texte donnée par G. Forsythe, dont un étonnant *lapsus calami* fait apparaître dans le fragment le nom de Turnus à la place de celui de Latinus.<sup>71</sup> L'importance des deux mots *interfecto Latino* vaut qu'on y prête une attention plus grande, car ils modifient entièrement

<sup>70</sup> Fowler (1919: 114) considère que Virgile a voulu montrer la tempérance de la religion romaine face à la fureur bachique; l'idée est également évoquée par Patris 1945: 54; pour sa part, Carney (1988: 442) considère qu'Amata, lors de son suicide notamment, reste digne de son rang de reine, dont Virgile, soucieux de respecter la fonction royale, ne la prive jamais.

<sup>71</sup> Forsythe 1984: 122: “(Piso) made (Amata) the maternal cousin of Turnus and said that she committed suicide after *Turnus'* death in battle against Aeneas” (nous soulignons).

l'appréhension que l'on doit avoir de la version pisonienne: cet ablatif absolu n'a pas, en effet, une simple valeur chronologique, mais détermine aussi la cause du geste d'Amata; c'est également pour cette raison que l'auteur de l'*OGR* cite l'annaliste, en désaccord sur ce point avec la tradition la plus connue, celle de Virgile, qui prête à la reine un attachement excessif à Turnus au détriment de son époux. Selon Pison, la déréliction qui accable Amata a pour cause la disparition du roi Latinus, son mari.

Dans toutes les études modernes qui s'intéressent à Amata, la reine apparaît manifestement comme moins âgée et plus dynamique que Latinus, "femme jeune, belle, active et passionnée" (Voisin 1979: 264), en proie à "une vie émotionnelle intense," "sous l'emprise de son attachement inné et presque animal à sa communauté de race, à sa lignée et à sa haine pour tout ce qui lui est étranger" (Losev 1971: 199), pleine "d'orgueil familial et racique et d'exaltation religieuse" (Patris 1945: 53), sans parler des sentiments amoureux qui la tenaillent, face à un époux *iam senior*.<sup>72</sup> Il n'est guère que J.-L. Pomathios (1987: 44, 67, et 272) pour considérer Amata comme "une vieille femme." Ce jugement est inadéquat, lorsqu'il s'applique au personnage virgilien, mais nous semble en revanche convenir parfaitement à celui que dessinent les divers témoignages antérieurs à l'*Énéide*: l'argument principal avancé par J.-L. Voisin (1979: 264) pour rejeter le suicide par inanition dans la légende est que celui-ci était à Rome, le plus souvent, le fait "de personnes âgées, le plus souvent malades."<sup>73</sup> Ne peut-on supposer que la cousine de Turnus, Amata, dans la tradition la plus ancienne, entrait plutôt dans le schéma des épouses royales modestes, telle d'ailleurs qu'elle apparaît au premier abord dans l'*Énéide*, "mère prévoyante, (...) femme sensée et même artificieuse" (Pichon 1913: 162), "absorbée par les menues tâches du foyer domestique et sans autre histoire que celle de ses affections" (Patris 1945: 41); son âge avancé peut par ailleurs se déduire de celui de sa fille, déjà prête à marier dès avant l'arrivée d'Énée:<sup>74</sup> ces éléments nous permettent de poser comme personnage originel celui d'une reine âgée et attachée à son mari: à la mort du roi, *Latino interfecto*, au cours d'un premier combat l'opposant, au côté d'Énée, à Turnus, cousin de son épouse Amata, celle-ci se suicide en se laissant mourir de faim, *inedia se interemit*, comme il sied plutôt à une personne de son âge et, peut-être, de sa condition.

On sait que l'identification de la tradition la plus ancienne avec celle que présentent les auteurs les plus anciens est une tentation permanente dont il faut parfois déjouer les attrait; dans le cas présent cependant, la version que l'on peut reconstruire à travers les témoignages annalistiques ne peut être mise en balance qu'avec le récit épique de Virgile: selon nous, le fléau de l'ancienneté, voire de

<sup>72</sup> Virg. *Aen.* 7.46.

<sup>73</sup> L'opinion de Grisé 1982: 119, est similaire, quoique plus nuancée.

<sup>74</sup> Virgile rapporte en outre la mort en bas âge d'un premier enfant; les deux frères mentionnés par Servius dans son commentaire de ce vers, mis à mort par leur mère parce qu'ils soutenaient Énée, sont sans doute postérieurs à la version virgilienne.



l'historicité,<sup>75</sup> penche plutôt du côté des historiens que de celui du poète. Il n'est pas étonnant de constater que le texte de Pison, dont on sait par ailleurs l'attention qu'il apporta à la recherche de l'exactitude dans l'établissement des faits, entre dans ce groupe de témoignages.

### III

Si le récit de la mort d'Amata apporte un éclairage sur la valeur des dires de Pison, le dernier fragment de l'*OGR* que nous étudierons est plus particulièrement révélateur de la structure des *Annales* pisoniens et, en conséquence, de la méthode historiographique de l'annaliste. Le passage est relatif, cette fois, à la mort du roi alban Arémulus Silvius, et se situe dans l'oeuvre en 18.2–3:

*post eum regnavit Aremlus Silvius qui tantae superbiae non adversum homines modo, sed etiam deos fuisse traditur ut praedicaret superiorem se esse ipso Iove ac, tonante caelo, militibus imperaret ut telis clypeos quaterent dictaretque clariorem sonum se facere. Qui tamen praesenti affectus est poena: nam fulmine ictus raptusque turbine in Albanum lacum praecipitatus est, ut scriptum est annalium libro IIII et epitomarum Pisonis II.*

Après lui (Tibérius Silvius), régna Arémulus Silvius, dont on rapporte qu'il fit montre d'orgueil non seulement envers les hommes mais aussi envers les dieux, au point qu'il se vantait d'être plus fort que Jupiter lui-même, qu'il donnait l'ordre à ses soldats, lorsque le ciel tonnait, de frapper leurs boucliers avec leurs traits, et disait partout qu'il émettait un son plus éclatant. Mais un châtement lui échut sans délai: en effet, frappé par la foudre et emporté par un tourbillon, il fut précipité dans le lac d'Albe, comme il est écrit au quatrième livre des annales et au second livre des abrégés de Pison.

Comme pour les deux précédents fragments issus de l'*OGR*, le problème principal soulevé par cet extrait est celui de son authenticité et de son intégrité. Bien évidemment non retenu par H. Peter (1912: 94), le texte semble également douteux à H. Liebaladt (1836: 8, n. 1) et H. Jordan (1869: 403).<sup>76</sup> Par ailleurs, l'appréhension fautive des *Annales* de Pison est à la base même de toutes les réfutations dont font l'objet les deux chiffres cités par l'auteur de l'*OGR* dans sa référence, *annalium libro IIII et epitomarum*<sup>77</sup> *Pisonis II*. Partant de l'idée que la présence d'Arémulus au livre 4<sup>78</sup> est trop incongrue pour être retenue, presque tous les auteurs modernes, lorsqu'ils ne s'appliquent pas à réfuter l'identité de

<sup>75</sup> Cf. Hild 1883: 65–68; Perret 1942: 498.

<sup>76</sup> Cf. également Closset 1849: 72, n. 2.

<sup>77</sup> Les deux manuscrits portent la leçon *epytomarum*.

<sup>78</sup> Le chiffre 6, qui n'apparaît dans aucun des deux manuscrits de l'*OGR*, est pourtant donné, en lettres, par Krause 1833: 154–155, et en chiffres par Roth 1852: 296, et Smith 1895: 205. Peut-être doit-on ce chiffre 6 à l'opinion qu'au livre 2 des abrégés ne saurait correspondre le livre 4 des annales? Notons cependant que Krause ne dispose pas le fragment dans le cours du chapitre "Fragmenta," mais après les "Incerta" dans le chapitre "Epitomarum Pisonis lib. II."

L. Calpurnius Pison dans cet extrait,<sup>79</sup> sont d'avis que les termes *annalium libro IIII* ne renvoient pas à l'oeuvre de cet annaliste, mais aux *libri annales pontificum*. Il n'est, en fait, que F. Pichlmayr, dans l'édition Teubner de l'OGR parue en 1961, pour conserver le texte des manuscrits sans considérer l'*annalium liber IIII* comme une référence aux annales pontificales: dans son index des *Auctores laudati*, F. Pichlmayr renvoie à 18.3 sous l'adresse *Piso* seulement et, par ailleurs, ne fait pas référence à ce passage, contrairement à J. H. Smit (1895: 117)<sup>80</sup> ou H. Peter, sous l'adresse *Pontific(al)um libri*. J.-C. Richard (1983a: *ad loc.* et 168, n. 4) et G. Forsythe (1994: 475), à la suite de B. W. Frier (Frier 1979: 46, 54, et 300), vont jusqu'à ajouter le mot *pontificum* dans le texte,<sup>81</sup> addition qui ne semble pas utile à M. Chassignet, évoquant une *variatio* stylistique, dans sa récente édition (1996) de l'*Annalistique romaine* aux éditions Les Belles Lettres. En dehors de l'appui que ces auteurs trouvent dans la présence avérée dans l'OGR, à deux reprises au moins, de la mention du livre 4 des *Annales pontificum*,<sup>82</sup> la cause principale de cette opinion est pour la plupart l'impossibilité de voir narrée l'histoire d'Arémulus au livre 4 de l'oeuvre pisonienne. À cet argument historiographique, nous préférons, pour notre part, l'argument syntaxique qu'impose la structure de l'énoncé: la place du génitif *Pisonis* dans la séquence *annalium libro IIII et epitomarum Pisonis II*, entre le titre de la seconde oeuvre citée et la numérotation du livre, semble bien indiquer que ce complément du nom n'est pas en facteur commun à *annalium* et *epitomarum*, mais qu'il vient compléter le seul terme *epitomarum*. L'auteur de l'OGR ferait ainsi référence au livre 4 des annales des pontifes et au livre 2 de l'abrégé des annales de Pison.

Toutefois, là encore, certains chercheurs considèrent que l'histoire d'Arémulus ne saurait apparaître au livre 2 des *Epitomae* de l'annaliste: aussi B. W. Frier et J.-C. Richard, reprenant à leur compte une suggestion de E. Rawson (1976: 704), proposent-ils de voir également dans le chiffre *II* des *Epitomae Pisonis* une erreur des manuscrits pour *I*. Ainsi, si l'on suit les plus sceptiques des modernes, qui adoptent le texte *Annalium [Pontificalium] libro quarto et Epitomarum Pisonis I*, il faudrait donc supposer pour ce court passage une lacune et une erreur, alors qu'une conception quelque peu différente des *Annales* de Pison permet, selon nous, de conserver le texte des manuscrits.

L'étude en effet de l'ensemble des fragments de Pison a révélé chez l'annaliste une attitude critique souvent originale et parfois pertinente, un travail de recherche

<sup>79</sup> Malgré le titre de son chapitre, "L. Calpurnius Piso Frugi aliique Pisones," Roth (1852: 296) attribue bien à l'annaliste ce fragment, cité avant le passage de Denys d'Halicarnasse sur Romulus et Rémus (fr. 3P).

<sup>80</sup> Aux pages 35 et 36, face à la difficulté d'admettre la présence d'un récit d'Arémulus dans le livre 4 des *Annales* de Pison, l'auteur suggérerait pourtant qu'il pourrait s'agir d'une méprise pour *libro primo*; Peter 1912: 163; cf. également 89.

<sup>81</sup> Cf. Schmidt 1978: 1603. L'idée d'une référence aux livres pontificaux est également acceptée par Frazer 1929: 175, n. 1

<sup>82</sup> OGR 17.3; 17.5.

attentif et approfondi. Ainsi, dans le fragment 5P, l'annaliste s'attache à démontrer de manière circonstanciée que Tarpéia, dont la tombe faisait l'objet d'un culte, ne pouvait être une traîtresse; au fragment 15P, il remet en cause la généalogie des Tarquins, notant les aberrations de la tradition. Mais on peut aussi relever chez l'annaliste le goût de notices savantes, telle la mention du nom de l'épouse de Vulcain, Maiesta, au fragment 42P, les recherches étymologiques sur l'appellation de *Vitula* donnée à la victoire (fr. 43P), ou sur le nom de Pilumnus (fr. 44P). Dès lors que l'auteur ne s'en tenait pas à un récit exclusivement événementiel, il est naturel de penser que les allusions à telle ou telle circonstance n'étaient pas toujours incluses dans un schéma chronologique strict. Le fragment 11P, extrait de Pline,<sup>83</sup> montre que la chronologie n'était pas un carcan pour Pison; c'est en effet au livre 1 qu'il narrait la découverte des livres du tombeau de Numa, qui eut lieu en 181 avant J.-C. Par ailleurs, on peut penser qu'après Caton, qui l'avait lui-même mise à mal, les historiens ne se sentaient pas contraints de respecter "la routine de l'enchaînement chronologique."<sup>84</sup> Est-il donc impossible de considérer que Pison mentionnait la mort d'Arémulus Silvius, au cours de sa narration, ailleurs qu'au livre I des *Annales*?

La difficulté majeure, dès lors, consiste à déterminer quelle partie des *Annales* peut correspondre au livre 2 des *Épitomae*, dont il n'y a pas lieu, pensons-nous, de mettre en doute l'existence, quoiqu'aucun autre texte n'en fasse mention.<sup>85</sup> L'oeuvre de Pison, *gravis auctor*, selon Pline, cité par seize auteurs, dont Varron, jouissait d'une réputation suffisante pour que l'on jugeât bon d'en présenter un abrégé, type d'ouvrage particulièrement prisé sous l'Empire. On ne saurait, en tout cas, suivre G. Forsythe (1994: 38), lorsqu'il assimile ces *Épitomae* aux *Annales*.<sup>86</sup> parmi toutes les citations d'oeuvres annalistiques ou historiques, nous ne connaissons aucun autre cas avéré d'un tel emploi du terme. Forcé nous est donc d'accepter la localisation de ce fragment au livre 2 de l'abrégé. Plus que difficile, la localisation du passage dans l'ouvrage de Pison relève de la gageure, tant la longueur et la structure des ouvrages abrégés a pu varier.<sup>87</sup> Il n'est, en fait, que la nature de l'événement qui puisse nous guider: il s'agit de trouver un fait d'importance, postérieur aux événements contenus dans le livre 1 de l'abrégé, dont la narration put motiver le rappel de la mort d'Arémulus par la foudre.

G. Forsythe (1994: 39; 314-319), du fait de l'assimilation qu'il opère entre les *Annales* et les *Épitomae* mentionnée par l'auteur de l'OGR, a cherché à délimiter

<sup>83</sup> *NH* 13.84-88. Cf. Forsythe 1994: 123.

<sup>84</sup> Chassignet 1996: xvi.

<sup>85</sup> L'authenticité d'une telle oeuvre est remise en question par Jordan 1869: 403, et par Peter 1912: 94; leur opinion a été réfutée notamment par Momigliano (1958: 68, n. 50), et par Richard (1983a: 168, n. 4), qui font valoir l'existence très courante et le succès de ce type d'ouvrages dès la fin de la République; l'absence d'autres mentions des abrégés pisoniens peut s'expliquer par leur apparition tardive, peu avant l'époque où fut rédigée l'OGR.

<sup>86</sup> L'idée apparaît déjà chez Closset 1849: 72, n. 2: "dans ce cas les *Épitomae* ne seraient autres que les *Annales*, qui, à vrai dire, étaient bien dignes de ce nom."

<sup>87</sup> Cf. les analyses de Galdi 1934 et de Brunt 1980.

l'étendue du livre 2 des *Annales*, puis à déterminer à l'intérieur de ces limites le contexte qui présida au récit du foudroiement du roi albaïn. Son choix se porte sur la guerre contre Véies, au cours de laquelle les Romains asséchèrent le Lac Albain.<sup>88</sup> Si, pour le fond, cette option apparaît possible, elle ne peut toutefois être retenue, en raison du caractère trop ancien de cet événement, qui apparaissait, selon nous, à la fin du livre 1 des *Annales* ou, selon G. Forsythe, au tout début du livre 2: en effet, un fait situé aussi tôt dans l'ouvrage historique ne saurait se trouver au livre 2 de l'abrégé.

Si l'on s'attache à chercher dans l'histoire postérieure quelque autre événement qui ait pu suggérer à Pison un rapprochement avec la mort d'Arémulus Silvius, on doit s'intéresser principalement aux épisodes où la foudre intervient de quelque manière et à ceux dont le cadre est le Lac Albain. Parmi les épisodes de la période dont la relation a été conservée et qui présentent quelque analogie avec le foudroiement du roi albaïn, Tite-Live mentionne, pour l'année 295 avant J.-C., la toute première occurrence d'un prodige dû à la foudre.<sup>89</sup> La priorité du fait n'eût peut-être pas constitué une raison suffisante pour que Pison mentionnât en sus la mort foudroyante d'Arémulus, n'était la nature de l'événement rapporté par Tite-Live: le prodige en question ne met pas seulement en cause quelque apparition originale du phénomène céleste, mais réside dans la mort répétée d'hommes frappés par la foudre.<sup>90</sup> On peut considérer que Pison voulait établir entre le fait historique et le récit légendaire un lien qui nous semble suffisamment probable pour rendre cette hypothèse valable; cet extrait des *Annales* se situerait ainsi entre le fragment 28P (299 avant J.-C.) et le fragment 29P (263 avant J.-C.), c'est-à-dire vraisemblablement au livre 4 des *Annales*. Ainsi, le choix de cet événement est conforme à la logique: un fait appartenant au livre 4 de l'ouvrage majeur pouvait fort bien apparaître au livre 2 de son abrégé.

Quel que soit le cadre qui sert de contexte au rappel de la mort d'Arémulus Silvius, cette évocation dans un passage postérieur des *Annales* n'implique pas que le fait ait été absent de la place qui lui était normalement dévolue dans le fil chronologique de la narration: il est fort probable que Pison relatait dans le livre 1 le règne du roi Arémulus, et que sa mention au livre 4 constituait soit une version plus détaillée de sa punition, soit un simple rappel de faits déjà évoqués. E. Rawson (1976: 704) considère que Pison, peut-être par scepticisme, traitait rapidement de la période pré-romuléenne et que ses intérêts étaient strictement romains; dans ce cas, il est plus probable que le livre 1 ait seulement présenté un survol

<sup>88</sup> Alors que dans sa thèse (147-148) l'auteur pensait que le récit du foudroiement d'Arémulus aurait été inspiré aux pontifes, dans leurs *Annales pontificales*, par la mort semblable d'un préteur en 130 avant J.-C. (Jul. Obs. 28), puis recopié par Pison, Forsythe préfère dans son ouvrage (123; 319) considérer que, si Pison a bien tiré des *Annales pontificales* le récit de la guerre contre Véies, le récit de la mort d'Arémulus lui fut inspiré par le débordement du Lac Fucin en 137 av. J.-C.

<sup>89</sup> Cf. MacBain 1982: 86: "first lightning prodigy."

<sup>90</sup> T.-L. 10.31.8: ... *in exercitu Ap. Claudii plerosque fulminibus ictos nuntiatum est, librique ob haec aditi.*

de la dynastie albaine. Sur le plan historiographique, une première constatation s'impose : l'annaliste acceptait la liste des rois albains depuis la fondation de la ville latine jusqu'à l'avènement de Romulus. Dès lors que les recherches chronologiques permirent de dater avec plus d'exactitude la chute de Troie et la fondation de Rome, respectivement du <sup>xii</sup><sup>e</sup> et <sup>viii</sup><sup>e</sup> siècles avant J.-C., il devenait impossible de faire du fondateur de Rome un descendant immédiat d'Énée :<sup>91</sup> les quelque quatre cents ans qui séparaient les deux événements furent donc comblés par la succession des rois d'Albe, depuis la fondation de la ville par Ascanie jusqu'au retour sur le trône de Numitor.

La date d'apparition de la liste des rois albains a suscité de nombreuses controverses et reste encore très discutée. Au siècle dernier, T. Mommsen (1858 : 156) avait émis l'hypothèse que la plus grande part de responsabilité dans l'élaboration de la légende devait être imputée à Alexandre Polyhistor.<sup>92</sup> Mais Plutarque, en mentionnant Fabius Pictor, atteste indubitablement la présence d'une liste de souverains de la ville chez l'annaliste ;<sup>93</sup> il n'en fallut pas plus à certains auteurs modernes pour considérer que Pictor avait créé lui-même toute la dynastie.<sup>94</sup> En revanche, E. Gabba (1967 : 140–141) pense que "l'inventeur" serait Dioclès de Péparéthos, dont Plutarque (*Rom.* 1.1) fait l'inspirateur de Pictor. Selon nous, les divergences notables existant au sein même de la liste de rois albains à époque classique, et plus encore à époque tardive,<sup>95</sup> semblent prouver que la liste n'apparut pas soudainement, *ex nihilo*, au <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C. sous la plume de tel ou tel auteur, mais fut plutôt le résultat d'une évolution dont les premiers éléments furent antérieurs à Fabius Pictor.<sup>96</sup> J. Poucet (1986 : 244–254) a remarquablement montré, tout en insistant cependant sur le caractère hypothétique de ses conclusions, que l'intégration de la fondation albaine dans

<sup>91</sup> Pour les auteurs qui rapportaient ainsi une quasi-concomitance entre la chute de Troie et la fondation de Rome, cf. Clinias *ap.* *FGH* 819 F1; Denys 1.72.1–73.2; Plut. *Rom.* 2.1–3; Serv. *Ad Aen.* 1.273.

<sup>92</sup> Cette opinion est reprise par Smith 1895 : 204.

<sup>93</sup> Plut. *Rom.* 1.1–2 : sur la colonne découverte en 1969 sur le site de Tauromenium, les termes *πολὶ ὕστε[ρ]ο* séparant la mention d'Énée de celle de Romulus confirment que Fabius Pictor dissociait largement l'arrivée du héros troyen de la fondation de Rome; cf. Manganaro 1976 : 84 et 87.

<sup>94</sup> Cette opinion a été défendue notamment par Alföldi 1986 : 126 et 239; l'auteur se réclame de l'autorité de B. G. Niebuhr, G. De Sanctis, O. Leuze, et W. Schnur (p. 239–240, n. 2); cf. également Perret 1942 : 490–491. Piérart (1983 : 52) se contente de situer la création de la liste albaine au <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C.

<sup>95</sup> Le corpus établi sur un vaste triptyque dépliant par Trieber 1894 : 124, propose quinze listes différents, issues de dix-sept auteurs retenant, selon les cas, de onze à seize monarques; parmi les auteurs qui mentionnèrent une dynastie albaine se trouvent Diodore (7.5.8–12, *ap.* Eus. *Chron.* 1), Dion Cassius (*ap.* Zon. 7.1), Tite-Live (1.3.6–11), Denys d'Halicarnasse (1.71), et Ovide (*Met.* 14.609–622 et *Fasti* 4.39–54); sur la liste livienne, cf. Ogilvie 1965 : 43–46; sur celle de Denys, cf. Laroche 1982 : 112–120; enfin, sur la liste retenue par Ovide, cf. Frazer 1929 : 171–179.

<sup>96</sup> La majorité des auteurs modernes adoptent une position prudente, sans désigner nommément de créateur; cf. Gagé 1976 : 8; D'Anna 1976 : 93 et 118–119; Dury 1981 : 78–79; Martin 1982 : 10. Voir également A. Momigliano dans la seconde édition de la *Cambridge Ancient History* 7.2.88.

la tradition romaine n'apparut qu'assez tard en regard de la fondation laviniatée,<sup>97</sup> mais cette opinion ne regarde que les auteurs romains, et ne s'oppose en rien à l'existence antérieure, dans une tradition albaine par exemple, d'une liste de souverains de la ville latine: l'absence de documents n'infère pas pour autant l'absence de toute tradition légendaire ou historique dans une cité de cette importance. Développée par la suite, la liste albaine est intégrée et "romanisée," c'est-à-dire adaptée au récit structuré des origines de Rome plaçant la cité dans le triple sillage de Troie, Lavinium, et Albe. Bien évidemment, la renommée d'un auteur tel que Fabius Pictor permit à l'ensemble de la trame chronologique de connaître, sous sa forme romaine traditionnelle, une large diffusion; des annalistes d'importance tels que Caton, Hémina, et Pison y souscrivirent, semble-t-il, sans apporter de transformations majeures.<sup>98</sup>

Les termes "liste des rois albaïns" employés pour désigner les récits où les auteurs anciens évoquaient la succession de ces monarques montrent assez bien le caractère très dépouillé que présentait chez les historiens la relation des quatre cents ans de leurs règnes. De fait, la biographie de ces souverains se réduit à quelques anecdotes étiologiques destinées à expliquer divers toponymes.<sup>99</sup> Pour sa part, le récit de la mort d'Arémulus Silvius est lié au lac Albain, dans lequel, selon certains, le roi fut englouti avec son palais. La mort d'Arémulus est sans aucun doute la plus détaillée des notes biographiques sur la dynastie albaine; elle est aussi la mieux attestée, puisqu'on en trouve trace chez plus de quinze auteurs, avec quelques variantes cependant. La première des divergences entre les témoignages concerne le nom du roi. Toujours situé à la même place dans la dynastie—arrière-grand-père d'Amulius—, Arémulus se voit cependant attribuer une dizaine de noms, dont la forme paraît imposer tout d'abord une répartition en deux groupes: sous la bannière "Arémulus" sont rassemblés 'Αρέμουλος, Amulius, 'Αμούλιος, Arramulios, Amralios, 'Ερεμοίλιος, Romulus, 'Ρωμόλος, Rémulus, Rémus;<sup>100</sup> la seconde division comprendrait trois noms, 'Αλλώδιος, 'Αλλάδιος, et 'Αλλάδης.<sup>101</sup> Mais C. Trieber a bien montré que le nom ΑΛΛΩΔΙΟΣ chez Denys provenait d'une mauvaise lecture de ΑΜΟΛΙΟΣ (Trieber 1894: 130). Les

<sup>97</sup> Cf. Gagé 1976: 12–13.

<sup>98</sup> Servius *Ad Aen.* 6.760 (fr. 11P, 1.11 Chass.) révèle la présence dans les *Origines* de Caton de toute la dynastie des Silvii; Hémina est cité par Aulu Gelle 17.21.3 (= fr. 3P).

<sup>99</sup> Ainsi, Tibérinus choisit dans le fleuve qui porte son nom, Aventinus est l'éponyme du mont sur lequel il fit retraite lors d'un combat, ou bien, selon d'autres, où il fut enterré.

<sup>100</sup> Pour *Aremulus*, voir OGR 18.2–4; Cassiodore *Chron. sub Reges Latini*; Eus. *Chron.* 2; saint Jérôme *Chron.* 1142; Orose 1.20.5. Pour 'Αρέμουλος, voir Synkellos p. 185A. Pour *Amulius*, voir Eus. *Chron.* 1 et *Chron. Arm.* Pour 'Αμούλιος, voir Dion Cassius *ap.* Zon. 7.7 et Tzetzes *Ad Lyc.* 1332. Pour Arramulios, Amralios, voir Eus. *Chron. Arm.* Pour 'Ερεμοίλιος, voir Chronographieon Syntomon. Pour *Romulus*, voir Tite-Live 1.3.9. Pour 'Ρωμόλος, voir Appien *Rom. Hist.* 1.2; Diodore 7.7 (= *Const. Exc.* 2). Pour *Remulus*, voir Ovide *Met.* 14.616; *Fasti* 4.49; saint Jérôme *Chron.* 1142. Pour *Remus*, voir Paul Diacre *Hist. Rom.* 1.1.

<sup>101</sup> 'Αλλώδιος; Denys 1.71.3; Eusèbe *Chron.* 1.3, reproduisant le texte dionysien. 'Αλλάδιος, 'Αλλάδης; Eusèbe *Chron.* 1.3.

différentes versions constitueraient donc autant de variantes évolutives du nom initial Amulius. Quant à Pison, le fragment étant indirect et issu d'un ouvrage tardif, il semble impossible de déterminer quelle dénomination il utilisait.

Si les appellations divergentes peuvent être ramenées à un seul nom, il n'en va pas de même pour la mort du roi, dont il existe trois versions différentes chez les anciens. K. F. Smith (1895: 207) déclare à tort que le seul élément commun à tous les récits est la mort par la foudre:<sup>102</sup> certes, le fait apparaît chez la majorité des auteurs, dont Pison est d'ailleurs le plus ancien,<sup>103</sup> mais il est absent des relations d'Aufidus et de Domitius,<sup>104</sup> cités par l'*OGR* 18.4: ces deux auteurs rapportaient que le roi et son palais furent entraînés dans le lac Albain par un tremblement de terre; on voit bien que cette version, plus plausible, a été forgée par souci de rationalité. La troisième variante, présentant la mort du roi par noyade, est plus intéressante; on la trouve chez Denys d'Halicarnasse, Eusèbe et Zonaras, tandis que Diodore fait intervenir deux éléments naturels: le roi est frappé par la foudre avant d'être englouti par les flots avec son palais.<sup>105</sup>

L'élément constitué par l'engloutissement du palais royal est primordial, car il porte la trace, selon nous, de la version la plus ancienne du récit. Chez Denys, Eusèbe, et Zonaras, et probablement chez Diodore aussi, à la punition divine dont les instruments sont la foudre et la tempête vient s'ajouter une crue du lac voisin du palais, assez considérable pour noyer le roi et recouvrir la demeure: les trois auteurs ajoutent que lorsque le niveau du lac descendait quelque peu, on pouvait voir à travers l'eau claire les vestiges du bâtiment. K. F. Smith (1895: 208–210) a bien vu que le récit, tel qu'il apparaît chez Denys, se divisait en deux composantes distinctes, l'une faisant intervenir la crue du lac, l'autre la foudre. La version où intervient la crue du lac est incontestablement locale et ancienne, récit étiologique visant à expliquer la présence de cette étendue d'eau et les ruines qu'on croyait y voir;<sup>106</sup> mais la notion d'impiété et de punition divine se trouvait déjà, selon K. F. Smith, dans ce récit premier, qui fut rationalisé plus tard par l'introduction de la punition par la foudre: or, il nous semble, d'une part, que le foudroiement divin n'a rien de rationnel et apparaît plus proche du merveilleux tandis que la noyade est un événement plus plausible et que, d'autre part, il est probable que l'idée d'une punition divine apparut seulement avec l'introduction de la foudre: on en

<sup>102</sup> Dans la note 3, l'auteur exclut trop facilement le témoignage de Zonaras, sous prétexte qu'il n'est qu'un "epitomizer."

<sup>103</sup> La mort par la foudre se trouve également chez Tite-Live (*fulmine ipse ictus*), Ovide (*periiit, imitator fulminis, ictu*) Appien (βληθῆναι κεραυνῷ), saint Jérôme (*fulminatus interiit*), Orose (*fulmine interceptus*), Paul Diacre (*fulmine ictus interiit*) et Sykellos (οὗτος ἐκεραυνώθη).

<sup>104</sup> Cn. Aufidius, préteur en 107, écrivit un ouvrage historique en grec; Domitius est difficilement identifiable; cf. Schmidt 1978: 1605; l'identification avec Domitius Callistratus proposé par Forsythe (1994: 122–123) est peu convaincante.

<sup>105</sup> La foudre est également présente dans les récits de Denys, Eusèbe, et Zonaras, mais apparaît au sein d'une tempête comme l'un des éléments de la colère divine.

<sup>106</sup> L'auteur rapporte qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle encore, une histoire semblable était contée par les guides qui faisaient visiter la région du Lago Albano.

voudra pour preuve l'influence reconnue par tous les modernes<sup>107</sup> du mythe grec de Salmoneus, roi d'Élis puni par Zeus pour avoir imité les éclairs et le tonnerre: lui-même fut foudroyé, tandis que sa ville était détruite.<sup>108</sup> De même, l'idée d'impiété ne prend pied dans la légende qu'avec l'imitation de la foudre, les deux notions constituant non seulement un topos littéraire (Forsythe 1984: 309, note 157), mais une réalité de la conception religieuse antique, présente encore chez de nombreux peuples primitifs.<sup>109</sup>

On peut ainsi retracer l'évolution de la légende d'Arémulus: la première étape en est un récit étiologique albain relatif au lac proche de la ville, dont la part de vérité ne peut être définie; puisque nous avons évoqué l'existence probable d'une liste des souverains albains antérieure à son emprunt par les auteurs romains, il est fort possible que ce récit local ait relaté la noyade d'un roi de la cité et l'engloutissement de son palais lors de l'apparition du lac. Lorsque les Romains s'approprient la liste des rois albains pour l'insérer dans leur schéma chronologique, la noyade est sans doute toujours la cause de la mort du roi. Peu après est introduite l'idée de foudre et de tempête, parce que les crues sont dûes aux chutes de pluie torrentielles qui se produisent lorsque sévissent ces conditions atmosphériques; la légende subit également l'influence du mythe grec de Salmoneus, peut-être également celle de la mort de Tullus Hostilius:<sup>110</sup> le roi ne périt plus noyé, mais se transforme en personnage impie, puni pour son ὕβρις, que Jupiter frappe de la foudre avant d'immerger son palais. L'étape ultime est la disparition totale du souvenir de la noyade, le châtement par la foudre devenant le trait majeur du récit, le seul qui fut retenu, comme le prouvent les récits de Tite-Live et de ses émules.

Dans la mesure où nos hypothèses sont valides, l'étude de ce fragment permet de confirmer notre perception de l'annaliste, telle qu'elle se dégage de l'ensemble des fragments, tout en infirmant l'appréhension fautive de l'homme et de l'oeuvre telle qu'elle apparaît souvent chez les critiques modernes. Il faut éviter de tenir la forme des *Annales* pour strictement rigide et nous faire à l'idée que le récit pisonien n'était pas exclusivement chronologique: la présence de la mort d'Arémulus au livre 2 de l'abrégé, dans un contexte largement postérieur, révèle que les événements n'étaient pas seulement l'objet d'une relation simple et simpliste, mais pouvaient donner lieu à des discussions et des commentaires. Quant à la méthode historiographique, le schéma d'évolution de la légende que nous avons tenté de le retracer permet d'infirmar l'hypothèse d'une annalistique dont les récits ne seraient basés que sur la spéculation, et, dans le cas plus particulier de Pison,

<sup>107</sup> Smith 1895: 210; Frazer 1929: 175; Frier 1979: 55; Forsythe 1994: 66, 316.

<sup>108</sup> Apollod. 1.9.7; Diod. 4.68.1-2; Virg. *Aen.* 6.585-594; Hyg. *Fab.* 61; 250; Serv. *Ad Aen.* 6.585. On remarquera la ressemblance manifeste de l'expression de Virgile, 4.594, sur Salmoneus, *praecipitemque immani turbine adegit*, avec le texte de l'OGR sur Arémulus: *raptusque turbine in lacum praecipitatus est*.

<sup>109</sup> Cf. Frazer 1911: 342-354.

<sup>110</sup> La cause du châtement divin est cependant différente, puisque Tullus Hostilius fut puni pour avoir omis de respecter les rites en appelant la foudre.



contredit l'opinion de B. W. Frier (1979: 55), qui imputait à celui-ci l'invention de l'histoire sur la mort d'Arémulus. L'idée semble contraire tant au caractère de l'historien tel qu'il transparaît à travers ses divers témoignages qu'au sérieux avec lequel il paraît avoir par ailleurs mené ses recherches.

## CONCLUSION

Comme toute étude d'une oeuvre fragmentaire, les trois recherches auxquelles nous nous sommes prêtés ici ne sauraient nous permettre de tirer avec certitude quelque conclusion générale assurée sur l'historien que fut Pison non plus que sur ses *Annales*; néanmoins, ces brefs extraits de l'*Origo gentis Romanae* n'infirmen en rien l'impression générale laissée par l'ensemble des fragments qui nous ont été conservés de cet ouvrage: attaché à la recherche de la vraisemblance et de la vérité, n'hésitant pas à se démarquer de ses prédécesseurs, délaissant parfois la narration au profit de l'explication, faisant montre, dans ses erreurs, d'une ignorance qui ne dépassa jamais celle de son siècle, Pison, plus qu'un historien-annaliste, eût mérité sans doute qu'on le qualifiât d'historien-rationaliste. Par ailleurs, la nouvelle appréhension des faits et légendes que l'analyse des corpus annalistiques permet de définir prouve que ces oeuvres dites mineures méritent d'être davantage considérées; le regain d'intérêt qui fleurit depuis quelque temps à leur égard ne peut qu'être conforté par l'enrichissement des corpus. À ce titre, l'*Origo gentis Romanae*, oeuvre elle-même trop longtemps négligée, semble receler encore nombre d'informations dont on ne saurait récuser la valeur.

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES  
UNIVERSITÉ LAVAL  
QUÉBEC G1K 7P4

## BIBLIOGRAPHIE

- Alföldi, A. 1965. *Early Rome and the Latins*. Ann Arbor.
- Baehrens, E. 1887. "Zur Origo Gentis Romanae," *Jahrbücher für classische Philologie* 11: 768-781.
- Barchiesi, M. 1962. *Nevio epico: Storia, interpretazione, edizione critica dei frammenti del primo epos latino*. Padoue.
- Bardon, H. 1959. *La Littérature latine inconnue*. 2 vols. Paris.
- Bérard, V. 1933. *Homère: L'Odyssée. Tome II. Chants VIII-XV*. Paris.
- Bouché-Leclercq, A. 1963 [1882]. *Histoire de la divination dans l'Antiquité*. Bruxelles.
- Brunt, P. A. 1980. "On Historical Fragments and Epitomes," *CQ* n.s. 30: 477-494.
- Burke, P. F. 1976. "Virgil's Amata," *Vergilius* 22: 24-29.
- Carcopino, J. 1919. *Virgile et les origines d'Ostie*. Paris.
- Carney, E. 1988. "Reginae in the Aeneid," *Athenaeum* 66: 427-445.
- Chassignet, M. 1996. *L'Annalistique romaine. Les Annales des Pontifes. L'Annalistique ancienne*. Paris.

- Closset, L. de. 1849. *Essai sur l'histoire de la littérature des Romains jusqu'au siècle d'Auguste*. Bruxelles.
- Crahay, R. et J. Hubaux. 1959. "Les Deux Turnus," *Studi e Materiali di Storia delle Religioni* 30: 157–212.
- D'Anna, G. 1976. *Problemi di letteratura latina arcaica*. Rome.
- Del Basso, L. 1974. "Virgines Vestales," *Accademia Nazionale di Scienze Morali e Politiche* 85: 161–249.
- Dumézil, G. 1979. *Mariages indo-européens*. Paris.
- 1986. *Mythe et épopée* 1. Paris.
- Dury, G. 1981. *Énée et Lavinium: À propos des découvertes archéologiques récentes*. Bruxelles.
- Forsythe, G. 1984. *The Historian L. Calpurnius Piso Frugi*. Philadelphie (thèse de doctorat).
- 1994. *The Historian L. Calpurnius Piso Frugi and the Roman Annalistic Tradition*. Lanham, MD.
- Fowler, W. W. 1919. *The Death of Turnus: Observations on the Twelfth Book of the Aeneid*. Oxford.
- Frazer, J. G. 1911. *The Golden Bough: A Study in Magic and Religion*. Londres.
- 1929. *Publii Ovidii Nasonis Fastorum libri sex*. Londres.
- Friedrich, W. H. 1940. "Exkurse zur Aeneis. I: Amatas Raserei," *Philologus* 94: 142–151.
- Frier, B. W. 1970. *Roman Historiography from the Annales Maximi to Cato Censorius*. Princeton.
- 1979. *Libri Annales Pontificum Maximorum: The Origins of the Annalistic Tradition*. Rome.
- Fromentin, V et J. Schnäbele. 1990. *Denys d'Halicarnasse: Les Antiquités romaines. Livres I et II: Les Origines de Rome*. Paris.
- Gabba, E. 1967. "Considerazioni sulla tradizione letteraria sulle origini della Repubblica," *Les Origines de la République Romaine*. Fondation Hardt, Entretiens 13. Vandoeuvres-Genève. 133–174.
- Gagé, J. 1961. "Énée, Faunus et le culte de Silvain 'pélasge'," *MEFRA* 73: 69–137.
- 1963. *Matronalia*. Bruxelles.
- 1976. "Comment Énée est devenu l'ancêtre des *Silvii* albains," *MEFRA* 88: 7–30.
- Galdi, M. 1934. "Gli epitomari di Livio," dans *Studi Liviani*. Istituto di Studi Romani. Rome. 239–272.
- Grimal, P. 1979. *L'Amour à Rome*. Paris.
- Grisé, Y. 1982. *Le Suicide dans la Rome antique*. Paris et Montréal.
- Guizzi, F. 1968. *Aspetti giuridici del sacerdozio romano: Il Sacerdozio di Vesta*. Naples.
- Hild, J.-A. 1883. *La Légende d'Énée avant Virgile*. Paris.
- Hofmann, M. 1957. "Prochyta 2," *RE* 23.1: 66–68.
- Jordan, H. 1869. "Über das Buch Origo gentis Romanae," *Hermes* 3: 389–425.
- Krause, A. 1833. *Vitae et fragmenta veterum historicorum Romanorum*. Berlin.
- Lachmann, F. 1822. *De fontibus Historiarum T. Livii*. Göttingen.
- La Penna, A. 1967. "Amata e Didone," *Maia* 19: 309–318.
- Laroche, R. A. 1982. "The Alban King-List in Dionysius I, 70–71: A Numerical Analysis," *Historia* 31: 112–120.
- Liebaldt, H. 1836. *De L. Pisone Annalium scriptore*. Naumburg.
- Losev, A. F. 1971. "Les Mouvements affectifs dans l'*Énéide*," dans H. Bardon et R. Verdière (eds.), *Vergiliana: Recherches sur Virgile*. Leiden. 192–211.

- MacBain, E. 1982. *Prodigy and Expiations: A Study in Religion and Politics in Republican Rome*. Bruxelles.
- Manganaro, G. 1976. "Una biblioteca storica nel ginnasio a Tauromenion nel II sec. a. C.," dans A. Alföldi, *Römische Frühgeschichte: Kritik und Forschung seit 1964*. Heidelberg. 83–96.
- Mariotti, S. 1966. *Il Bellum Poenicum e l'arte di Nevio: Saggio con edizione dei frammenti del Bellum Poenicum*. Rome.
- Martin, P. M. 1982. *L'Idée de royauté à Rome*. Clermont-Ferrand.
- Momigliano, A. 1958. "Some Observations on the 'Origo gentis Romanae,'" *JRS* 48: 56–73.
- 1989. "The Origins of Rome," dans F. W. Walbank, A. E. Astin, M. W. Frederiksen, R. M. Ogilvie, et A. Drummond (eds.), *Cambridge Ancient History*<sup>2</sup> 7.2. Cambridge. 52–112.
- Mommsen, T. 1858. *Römische Chronologie bis auf Caesar*. Berlin.
- Niebuhr, B. G. 1844. *The History of Rome*. Philadelphie.
- Ogilvie, R. M. 1965. *A Commentary on Livy: Books 1–5*. Oxford.
- Otis, B. 1964. *Virgil: A Study in Civilized Poetry*. Oxford.
- Palmer, R. E. A. 1974. *Roman Religion and Roman Empire: Five Essays*. Philadelphie.
- Parke, H. W. 1988. *Sibyls and Sibylline Prophecy in Classical Antiquity*. Londres.
- Patris, S. 1945. "Une Figure féminine de l'Énéide: Amata, reine des Latins," *ÉtCl* 13: 40–54.
- Perret, J. 1942. *Les Origines de la légende troyenne de Rome (281–31)*. Paris.
- Peter, H. 1912. "Die Schrift Origo gentis Romanae," *Berichte über die Verhandlungen der königlich sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig. Philologisch-historische Klasse* 64: 71–165.
- 1967 [1914]. *Historicorum Romanorum reliquiae*. Stuttgart.
- Pichlmayr, F. 1961 [1911] *Sextus Aurelius Victor, De Caesaribus*. Leipzig.
- Pichon, R. 1913. "L'Épisode d'Amata dans l'Énéide," *REA* 15: 161–166.
- Piérart, M. 1983. "L'Historien ancien face aux mythes et aux légendes," *ÉtCl* 51: 47–61 et 105–115.
- Pomathios, J.-L. 1987. *Le Pouvoir politique et sa représentation dans l'Énéide de Virgile*. Bruxelles.
- Porto de Farias, N. 1983. "Conciencia moral en los personajes de la Eneida," *Cuadernos de Literatura* 2: 79–90.
- Poucet, J. 1986. "Albe dans la tradition et l'histoire des origines de Rome," dans F. Decreus et C. Deroux (eds.), *Hommages à Jozef Veremans*. Bruxelles. 238–258.
- Prieur, J. 1986. *La Mort dans l'antiquité romaine*. Rennes.
- Puccioni, G. 1959–60. "La tradizione annalistica nell'Origo gentis Romanae," *Atti e Memorie dell'Accademia Toscana La Colombaria* 24: 223–299.
- Radke, G. 1965. *Die Götter Altitaliens*. Münster.
- Rawson, E. 1976. "The First Latin Annalists," *Latomus* 35: 689–717.
- Richard, J.-C. 1983a. *Pseudo-Aurelius Victor: Les Origines du peuple romain*. Paris.
- 1983b. "Ennemis ou alliés? Les Troyens et les Aborigènes dans les Origines de Caton," dans H. Zehnacker et G. Hentz (eds.), *Hommages à Robert Schilling*. Paris. 403–412.
- Rosbach, O. 1894. "Amata," *RE* 1.2: 1750–51.

- Roth, C. L. 1852. "Historicorum veterum Romanorum reliquiae a Car. Lud. Roth collectae et dispositae," dans D. Gerlach (ed.), *Gai Sallustii Crispi Catilina Iugurtha Historiarum reliquiae*. Bâle. 1.249–440.
- Schanz, M. 1927. *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian* (vierte neubearbeitete Auflage von C. Hosius). Munich.
- Schmidt, P. L. 1978. "Victor," *RE*, suppl. 15: 1583–1675
- Serrao, G. 1972. "Didone, la Sibilla ed Ettore Paratore," *Dialoghi di Archeologia* 6: 303–316.
- Smit, J. H. 1895. *Ps. Victori liber de origine gentis romanae denuo editus cum apparatu critico et prolegomenis*. Groningue.
- Smith, K. F. 1895. "On a Legend of the Alban Lake by Dionysius of Halicarnassus," *AJP* 16: 203–210.
- Strzelecki, W. 1935. *De Naeviano Belli Punici carmine quaestiones selectae*. Cracovie.
- 1963. "Naevius and Roman Annalists," *RivFC* 41: 440–458.
- Thaniel, G. 1976. "Nodum informis leti," *Acta Classica* 19: 77–81.
- Thomas, J. 1981. *Structures de l'imaginaire dans l'Énéide*. Paris.
- Trieber, C. 1894. "Zur Kritik des Eusebios. 1: Die Königstafel von Alba Longa," *Hermes* 29: 124–142.
- Voisin, J.-L. 1979. "Le Suicide d'Amata," *RÉL* 57: 254–266.
- Waszink, J. H. 1948. "Vergil and the Sibyll of Cumae," *Mnemosyne* 1: 43–58.
- Zarker, J. W. 1969. "Amata, Virgil's Other Tragic Queen," *Vergilius* 15: 2–24.